

# UN SAUVAGE.

---

## I.

« Jane, » dit Ben-Warrock en entourant la taille de sa femme de son robuste bras, » Jane, le proverbe prétend que la joie et la tristesse sont nos compagnons d'hiver et d'été; eh bien! je proteste, car du diable si nous avons jamais connu autre chose que la joie! »

Ben-Warrock était un des pionniers de l'extrême frontière du sud-ouest de l'Amérique.

« Ainsi, poursuivit-il, de notre vieux Kentucky, où, malgré nos efforts, nous ne serions jamais arrivés à rien, notre bonne étoile nous a conduits ici, où nous sommes dans l'abondance jusqu'au cou; je n'avais que dix vaches en arrivant, j'en ai aujourd'hui tout un troupeau; nos porcs se comptent par centaines; nous habitons une maison à nous, spacieuse et commode... Figure-toi des moineaux dans une chènevière: crois-tu qu'ils soient plus heureux que nous?

— Je ne conteste pas, » dit Jane en souriant de la comparaison.

« Je n'oublierai jamais la première tasse de café que tu nous a préparée là-bas, sous le grand chêne, et notre alcôve à la belle étoile, continua Warrock... Il est vrai que sans notre ami, le docteur Armand, je ne sais pas

trop ce que nous serions devenus... Jane, te rappelles-tu son empressement à nous guider dans le choix d'un terrain fertile, à offrir les matériaux du premier blockhaus que nous avons habité : celui qui, aujourd'hui, nous sert de séchoir?... Qui nous a donné notre première truie, notre première douzaine de poules ? c'est lui, toujours lui !

— Bah ! répliqua Jane, il savait bien ce qu'il faisait.

— Comment l'entends-tu ?

— J'entends qu'il faisait de nous une sentinelle avancée entre lui et les Peaux-Rouges.

— Quoi de plus naturel ? Quoé, demain, un nouveau débarqué vienne s'adresser à moi dans les mêmes conditions, et j'en agirai à son égard comme le docteur l'a fait au mien. Armand avait été assez longtemps aux avant-postes, il me cédait la place... à chacun le tour... C'est égal, ces damnés Indiens n'ont pas gagné au change ; ils se sont bientôt aperçus que, là où habite un Kentuckien avec une bonne carabine, l'air ne vaut rien pour eux.

— Oui, mon homme, je ne dis pas non, le sort nous a favorisés... je serais même fort embarrassée, si j'avais un vœu à former.

— Moi, pas ; il me manque encore quelque chose.

— Quoi donc, Ben ?

— Un garçon, ma vieille... »

Warroch allait continuer, mais il s'interrompit en voyant entrer Lydia, leur fille unique.

Faisons connaissance :

Ben-Warroch était un homme d'une cinquantaine

d'années, solide et bien conservé, malgré quelques fils d'argent qui, déjà, se mêlaient à ses cheveux bruns. Épais d'allure et d'une force athlétique, il n'en conservait pas moins cette souplesse et cette rapidité de mouvements qui résultent de la parfaite proportion des membres et de l'habitude des travaux champêtres. Au moral, c'était un noble cœur, doué des instincts les plus généreux : le diamant brut, auquel il ne manque que la taille pour étinceler des plus vives lueurs.

Sa femme était le calme en personne, douce, accommodante, réfléchie, reflétant toutes les impressions de son mari, accueillant par un silence résigné les quelques rares bourrasques qui se produisaient dans le ménage, de même que, au besoin, elle savait prendre sa part de la gaieté joviale du brave Kentuckien.

En somme, des époux modèles, les deux doigts de la main, et s'aimant comme le premier jour.

Quant à Lydia, le seul fruit de cette union, c'était une belle et florissante jeunesse de dix-huit ans, aimante et soumise, ne connaissant de la vie que ses beaux et bons côtés, c'est-à-dire l'amour des parents, la paix intérieure, et cette merveilleuse, cette splendide nature qui lui souriait de tous les côtés. Sa joie, sans être bruyante, était expansive; contente de tout, le sourire errait volontiers sur ses lèvres; du reste, toujours occupée à ceci ou à cela, elle épargnait à sa mère le plus de besogne possible, et ne laissait pas à son père le temps d'exprimer, ses désirs, tant elle était prompte à les deviner. Le cercle étroit où s'écoulait sa vie suffisait à ses goûts, à ses aspirations. Le souvenir de ses

jeunes années passées au Kentucky, de la première éducation qu'elle y avait reçue, des compagnes de classe et de jeu qu'elle y avait laissées, du luxe relatif où elle y avait vécu, ne lui laissait aucune amertume... l'existence simple et frugale du désert, la paix du cœur, le pain au bout du travail de chaque jour, les affections douces, sans orages ni mécomptes, elle ne demandait rien de plus.

Nous avons laissé Warrock s'interrompant dans une phrase commencée au moment où entraît sa fille.

« Ma chère, » demanda-t-il après l'échange d'un doux baiser, « où vas-tu avec ce petit panier ? »

— Cueillir la salade de ce soir, mon cher père, et de la civette, du cerfeuil, de l'estragon, tes assaisonnements favoris.

— Tu me gâtes, mignonnel

— Il y en a en quantité là-bas, sur le bord du ruisseau.

— Mais je ne t'ai pas assez embrassée; viens là, sur mon cœur, chère bénédiction de ma vie !... encore ! encore ! je n'ai pas mon compte. »

Puis, lorsqu'il l'eut, ce compte :

« A propos, dit-il, je viens de voir Rufus partir pour la chasse; il emmenait Sultan, ton porte-respect, ton gardien fidèle, et je n'aime pas à te voir sortir sans lui.

— Je vais si peu loin, bon père : à peine un millier de pas.

— Ce garçon chasse maintenant du matin au soir, reprit Warrock avec mauvaise humeur; il ne pense

plus du tout à travailler... Je vous demande un peu à quoi il m'est utile... si encore il n'emmenait pas tous les chiens, en sorte qu'il n'en reste plus un seul pour garder l'enclos!

— Et sait-on d'où lui vient cette rage subite de courir la plaine? » demanda mistress Jane en regardant sa fille.

« Parbleu! la belle malice!... C'est depuis que Lydia a refusé de devenir sa femme... Ne vous en déplaît, madame Warrock, j'aurais fait comme elle, le jeune homme fut-il dix fois pour une le fils de ton frère. »

Bien qu'une réponse parût solliciter ses lèvres, la tante garda le silence.

« Chacun pour soi, et Dieu pour tous! reprit le pionnier; Lydia fera comme sa mère...

— Ah! dit Lydia; et, sans indiscretion, pourrait-on savoir...?

— Ta mère, mon enfant, était une jeune fille élevée délicatement, habituée à toutes les douceurs de l'opulence, cela ne l'a pas empêchée de me donner la préférence, à moi pauvre diable, parce qu'elle reconnaissait en moi un homme de probité et de courage, et qu'elle n'en demandait pas plus... Tu as bien le temps de trouver un mari à ton choix!

— Ici? dans ce désert? » objecta M<sup>me</sup> Warrock, le sourire aux lèvres.

« Ici comme partout, chère amie... les jeunes gens ont du flair, ils savent dépister les jolies filles, et ne sont pas à cela près de parcourir quelques milles à cheval... Du reste, je le répète, Lydia n'a que dix-huit ans,

et je ne pense pas qu'elle coure jamais le risque de devenir une vieille demoiselle. »

L'aimable enfant tournait et retournait son petit panier pour se donner une contenance et dissimuler, autant que possible, la soudaine rougeur qui venait d'envahir ses joues.

« Qu'en penses-tu, blondinette ? demanda le père.

— Je n'ai nulle envie de me marier ; ma seule ambition est de rester auprès de vous pour vous soigner quand vous deviendrez vieux.

— C'est bien ainsi que je l'entends, mais l'un n'empêcherait pas l'autre... Au surplus, fillette, quand ton cœur aura parlé, présente-moi le gendre que tu voudras ; eût-il le teint cuivré d'un Indien, pourvu qu'il t'aime et que ce soit un rude travailleur, il sera le bienvenu..... voilà mes seules conditions..... Maintenant, » ajouta Warrock, caressant les cheveux de sa fille, et lui donnant le baiser d'adieu, « maintenant je vais voir où en sont ces paresseux de nègres ; grâce aux dernières pluies, le maïs vient admirablement ; au revoir, femme, à bientôt ! »

Il prit son grand feutre gris et s'en alla, mais pour rentrer aussitôt et ajouter encore :

« Surtout, Benjamine, ne t'écarte pas trop !

— Sois tranquille, père... tiens, emporte ce dernier baiser.

— Puisque tu te charges de la verdure, dit M<sup>me</sup> Jane à sa fille, moi, je vais au jardin cueillir la salade.

— Non, mère ne te dérange pas ; j'avais oublié qu'Hanna était aux champs. Nous avons encore une

bonne heure de jour; j'ai tout le temps de faire l'un et l'autre. »

Ici, un gracieux débat dont Lydia sortit victorieuse.

Pendant que celle-ci courait au jardin, M<sup>me</sup> Warrock la suivait d'un regard attendri; puis, quand elle l'eut perdue de vue, elle joignit les mains et remercia Dieu de l'avoir si bien partagée.

« J'ai choisi la salade que le père préfère, » dit Lydia en revenant; « ça ne te fait rien, chère maman? »

— Tu sais bien que j'aime tout ce qu'il aime.

— Et c'est moi qui la préparerai.

— Oui, mon enfant, » reprit M<sup>me</sup> Warrock en souriant, « elle n'en sera que meilleure. Il suffit que mademoiselle Lydia mette la main à quelque chose pour que ce soit parfait... Oh! te voilà décidément la favorite de ton père... par bonheur, tu es aussi la mienne, car je ne suis pas jalouse.

— Maintenant, à la cueillette! » dit la jeune fille en prenant son vol... et son petit panier.

« Dépêche-toi!.. fais en sorte d'être de retour quand ton père rentrera. »

Le soleil s'inclinait déjà vers les montagnes de l'ouest. Les grands cèdres, qui bordaient le ruisseau voisin de l'établissement de Warrock, allongeaient leur ombre sur la plantureuse prairie que Lydia, une chanson aux lèvres, traversait de son pas léger.

L'herbe était immobile, pas un souffle d'air n'agitait la cime des arbres, et pourtant, à l'approche du soir, une fraîcheur bienfaisante ravivait tout l'être.

Parvenue au ruisseau, Lydia ôta son chapeau-para-

sol, garni d'un bavolet de toile blanche, et le plaça à côté d'elle; puis elle commença sa récolte. Mais, à force de butiner dans cet endroit, le plus rapproché de sa demeure, à peine trouvait-elle, çà et là, une brindille de ce qu'elle cherchait.

« Remontons le ruisseau, pensa-t-elle, j'aurai quelque chance d'être mieux payée de mes peines. »

En effet, il n'y avait plus qu'à se baisser et à cueillir; c'était l'embarras du choix.

« Vite ! se dit Lydia ; le soleil nous envoie ses derniers rayons ; ne nous faisons pas attendre. »

Cependant, contemplative par nature, elle s'arrêta, le regard fixé sur les sommets en feu des sombres montagnes. Un instant, ce magnifique spectacle, toujours le même et toujours nouveau, la captiva tout entière... Elle en fut distraite par une sorte de frémissement dans les taillis épais qui bordaient le ruisseau.

Ce ne pouvait être le vent, il n'en faisait pas... Une bête féroce peut-être...

Sa respiration s'arrêta... Pousser un cri?... elle n'avait plus de voix. Fuir?... les jambes lui manquaient.

Lydia tenait les yeux fixés sur l'endroit suspect. Les branches ne frémissaient plus; elles craquaient... Tout à coup, elles s'écartèrent pour livrer passage à six Indiens.

L'imminence du danger rendit à la jeune fille l'usage de ses facultés. Elle poussa un cri, un seul, mais si aigu, si perçant, qu'il alla retentir jusqu'au champ de maïs, où travaillait Warrock. Ce dernier répondit par un rugissement formidable qui réveilla l'écho des montagnes.



Comme une antilope effarouchée, Lydia fuyait à travers la prairie dans la direction de sa demeure ; mais, au bout de quelques pas, le bras nu et vigoureux d'un Peau-Rouge l'arrêta dans sa course.

Il faut avoir vu la rapidité vertigineuse de ces coups de main pour y croire. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, et malgré sa résistance désespérée, la jeune fille fut emportée de l'autre côté du ruisseau, jetée toute pantelante en travers d'une selle, et emportée vers les montagnes dans un galop furieux.

Voyant fuir au loin des Indiens, Warrock avait tout compris.

« Pour Dieu, mon ami, qu'y a-t-il ? » demanda M<sup>me</sup> Jane en voyant son mari, pâle, défait, la chevelure au vent, se précipiter dans le parloir comme un ouragan.

« Lydia... les Peaux-Rouges. »

Et, comme un lion blessé, fou de rage, de douleur, saisissant ses armes, le pauvre père, de son pas brusque et saccadé, ébranlait la chambre.

« Lydia enlevée!... que dis-tu ? » s'écria la mère en joignant les mains.

« Oui, enlevée!... Mais fussent-ils cent, je les exterminerai jusqu'au dernier !

— Ben, y penses-tu?... les poursuivre à toi seul !

— Mon chapeau... où est mon chapeau ?

— Prends au moins les nègres avec toi, songe à ta propre vie ! » supplia la mère en cherchant à retenir son mari.

« Femme, ne m'exaspère pas davantage ! » dit Warrock en se dégageant. « Si le diable a pris la fille, qu'il

prenne le père aussi!... Mais où est mon chapeau?... pourtant, je l'avais.

— Voici, maître, dit un mulâtre; chapeau perdu en causant; moi, ramasser... cheval sellé. »

La carabine au poing, une lourde hache à la ceinture, semblable au démon de la vengeance poursuivant sa proie, Warrock enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et partit ventre à terre à la pâle lueur du crépuscule.

Cependant les traces des Indiens étaient encore perceptibles sur l'herbe foulée, et l'œil de faucon du pionnier pouvait, dans une certaine mesure, explorer l'espace.

Ce qui se passait alors dans ce cœur de père, nul ne le dira, à moins de l'avoir éprouvé... j'imagine cent lames de poignard fouillant la poitrine, et toutes les douleurs, toutes les tortures résumées en une seule.

L'obscurité complète vint y ajouter l'incertitude de la route à suivre; peut-être allait-il s'éloigner de sa fille en espérant la rejoindre... D'un autre côté, le cheval, couvert d'écume, n'en pouvait plus et demandait grâce.

Quel parti prendre?

Warrock grelottait la fièvre; il s'arrachait les cheveux, il se tordait les bras de désespoir, de stériles imprécations sortaient de ses lèvres... puis il élevait ses regards vers le ciel, ce refuge suprême, et priait après avoir blasphémé.

Sous peine de folie, la seule chose à faire, pour le moment, était de reprendre le chemin de la ferme.

Le pionnier avait fait halte sur la pente rapide d'une

montagne, et, pendant qu'il se consultait sur le parti à prendre, non loin de là, au fond de la vallée, sous cette montagne même, les ravisseurs se cachaient, eux et leur proie, dans un épais fourré.

Kénos, l'un des Indiens, avait été le premier à discerner le silhouette du pionnier se détachant du flanc de la montagne, et, se jetant sur Lydia, l'avait aussitôt bâillonnée de la main pour étouffer le cri qu'elle allait jeter, car elle venait, elle aussi, de reconnaître son père.

De là une lutte désespérée, mais forcément muette, dans laquelle la jeune fille ne pouvait manquer d'avoir le dessous.

Pendant ce temps, sans se douter qu'il touchait au but, Ben-Warrock se décidait à rebrousser chemin.

« Maintenant, laisse-la; ses cris ne peuvent être entendus de l'autre côté de la montagne, » dit à Kénos l'un de ses compagnons, du nom de Panéo, lequel paraissait avoir sur les bandits une certaine autorité.

Kénos ayant obéi, on laissa Lydia à ses lamentations, désormais sans danger.

« Maintenant, reprit Panéo, il s'agit de pousser plus loin, jusqu'aux pâturages de la seconde vallée : d'abord, pour être plus à l'abri des poursuites; ensuite, parce que, ici, nos chevaux crèveraient la faim.

— Le mien commence déjà, dit Kénos; il est incapable d'aller plus loin, surtout avec la prisonnière en surcharge.

— Je la prendrai avec moi, conclut Panéo... D'ailleurs, » ajouta-t-il après un instant de réflexion, « je suis le seul à parler anglais, et peut-être réussirai-je mieux

que toi à lui faire entendre raison... Allons, en route ! »

Le jeune homme sauta en selle, et reçut dans ses bras la pauvre captive, que deux Peaux-Rouges hissaient jusqu'à lui.

Et comme Lydia continuait de plus belle à crier, à se débattre, à vouloir s'échapper :

« Belle jeune fille, » lui dit avec douceur Panéo, dans l'anglais le plus pur, — pendant que ses compagnons détachaient leurs chevaux dans le fourré, — « belle jeune fille, ne pleure plus et reprends courage, car par le soleil qui se couche et dont les derniers rayons empourprent encore les sommets glacés, ou je te sauverai, ou nous mourrons ensemble. »

Au son de cette voix, qui lui sembla celle du Tout-Puissant dont elle invoquait l'assistance, Lydia se reprit espérer; elle tressaillit, et, doucement émue, serrant dans les siennes la main de l'Indien :

« Se peut-il ? dit-elle ; tu veux me sauver !

— Plus bas ! recommanda le jeune homme ; reste désolée, en apparence, comme la fleur que l'ouragan vient de détacher de sa tige, et prends confiance dans le chêne qui te couvre de sa protection... si mes compagnons se doutaient de quelque chose, nous serions perdus l'un et l'autre. »

Lydia laissa tomber deux larmes de reconnaissance sur la main de Panéo : ce fut toute sa réponse.

« Prenez les devants et choisissez le meilleur sentier, que je n'aie plus qu'à suivre votre piste sans autre souci que celui de garder notre jolie capture, » recommanda le jeune chef.

Puis, ralentissant le pas pour laisser une certaine distance entre lui et les autres :

« Pardonne à Panéo, reprit-il; il doit se montrer envers toi cruel et farouche, mais au fond de son cœur il t'est favorable comme la brise du soir aux fleurs parfumées... Quoi qu'il puisse dire ou faire, ne doute pas de lui... Mais ces courroies qui attachent tes mains doivent te faire souffrir... veux-tu que je les ôte ?

— O mon libérateur, comment te remercier ?

— Me remercier !... Quand je me prosterne devant le soleil et que je l'adore, est-ce au soleil de me remercier ? N'est-ce pas, au contraire, à moi de lui rendre grâce ? »

Lydia, le cœur doucement remué, cherchait à comprendre; le sens de ces allégories lui échappait sans doute ; mais elle se sentait véritablement protégée, et, pour le moment, c'était l'essentiel.

Les rôles paraissaient changés ; Panéo tremblait plus que sa prisonnière ; ce contact charmant lui donnait le frisson... Soit qu'il eût peur de lui-même, soit qu'il redoutât les fâcheuses interprétations de ses compagnons, il les rejoignit d'un temps de galop... Et ce temps de galop lui-même ne servait-il pas de prétexte à une étreinte plus étroite ?

La horde cheminait sans échanger un mot ; elle semblait avoir peur d'elle-même et se défier de son ombre. Le silence de la nuit n'était interrompu que par les hurlements des loups et le lamentable cri des hiboux.

Après une heure de marche, elle s'arrêta en plein herbage, sur les bords d'un cours d'eau que grossis-

saient incessamment de bruyantes cataractes tombant des montagnes.

« Tiens, » dit Kénos à Panéo, en enlevant Lydia pour la déposer sur le gazon, « tu lui as délié les mains ? »

— Elle s'est résignée à son sort, répondit le jeune Indien ; à quoi bon la faire souffrir inutilement ? je vais aussi lui délier les pieds ; il n'y a plus de risque qu'elle nous échappe... Vite, du feu, et qu'on fasse boire les chevaux !

Sur ce, il s'agenouilla aux pieds de Lydia, qu'il dégagea de leurs liens, en profitant de l'obscurité pour les couvrir de baisers furtifs.

Ensuite il détacha la grande peau de buffle roulée sur la croupe de son cheval, et l'étendant sous un arbre :

« Allons, la belle, dit-il d'une voix rude, couchez-vous là, et, surtout, plus de jérémiades ! »

## II.

A la vive lueur du foyer, Lydia, adossée à un tronc d'arbre, les coudes sur les genoux, le front dans les mains, sa longue chevelure blonde flottant sur les épaules, Lydia, disions-nous, était là comme la statue de la Douleur.

Si confuses étaient ses pensées, des cordes si nouvelles, si inconnues, vibraient en elle, que la pauvre enfant ne s'y reconnaissait pas.

Les compagnons de Panéo s'occupaient des détails du campement; ce dernier les avait rejoints.

C'était un tout jeune homme de vingt ans à peine, l'idéal de la beauté virile, la taille svelte et dégagée, l'allure franche et libre, la tournure distinguée, gracieux et fort à la fois, de l'Apollon et de l'Hercule. Ajoutez le profil romain fortement accentué, d'épaisses boucles noires miroitant le long de ses robustes épaules, et de grands yeux profonds pleins de mélancolie; les attaches menues; des mains et des pieds d'enfant; la mise aussi recherchée que possible pour une peuplade qui ne reçoit guère *la Mode Illustrée*, c'est-à-dire un long pagne serré à la taille et bordé de franges de peau de cerf, un collier de perles blanches faisant plusieurs tours pour retomber jusqu'à l'épigastre,

d'étincelants bracelets aux poignets ainsi qu'aux biceps, — et, enfin, de vraies chaussures d'une coupe élégante.

Panéó contemplait, à distance, cette belle jeune fille dans l'attitude que nous avons essayé de décrire; il brûlait d'aller à elle, de se mettre à ses ordres, de la servir, de la voir de plus près; il comprimait son cœur à deux mains, tant il lui semblait qu'on devait en voir les battements.

Parfois, Lydia relevait la tête... ils échangeaient alors un regard expressif.

« Je te suis dévoué jusqu'à la mort, promettait celui de l'Indien.

— J'ai confiance, » répondait celui de miss Warrock.

Les Peaux-Rouges causaient et fumaient.

« Kateumsi, notre chef, avait une envie féroce des chevaux de l'Américain, disait Kénos; nous nous étions chargés de nous en emparer à la faveur de la nuit... Comment va-t-il nous recevoir; lorsque, au lieu de chevaux, nous n'aurons à lui offrir que *cela* ? »

En disant *cela*, Kénos, peu galant, montrait Lydia.

« Kateumsi sera, au contraire, très heureux de cette prise; il nous en témoignera sa satisfaction, affirma Panéo. Puissions-nous seulement ne pas nous la laisser enlever, car, dès la pointe du jour, l'Américain va certainement nous poursuivre avec ses esclaves... or, celui qui sera chargé de la jeune fille n'ira jamais ni très vite ni très loin dans la même journée.

— Toi, l'oracle de la tribu, que nous conseilles-tu de faire?



— Nous sommes six, répondit Panéo; le mieux serait de prendre deux par deux, trois directions différentes; les uns, à gauche; les autres, à droite; moi, et celui de vous qui m'accompagnerait, nous retournerions au camp en ligne directe avec la capture... L'Américain ne saurait plus quelles traces poursuivre, et nous aurions toujours deux chances pour une qu'il se trompât.

— L'avis est bon, nous allons le suivre, reprit Kénos; lequel de nous veux-tu garder avec toi?

— Celui qui a le meilleur cheval... le tien me paraît bien fatigué, » ajouta Panéo, affectant l'insouciance.

« Alors, prends Saliachi; vous arriverez au camp quand le soleil se couchera pour la deuxième fois. Peut-être même rencontreras-tu Kateumsi, impatient de voir les chevaux.

— Tant mieux; nous serions au moins en force pour garder notre prise. »

Et, de sa plus grosse voix :

« O merveilleux chef-d'œuvre du Tout-Puissant, reprit en anglais Panéo, ne t'effraie pas de ce ton farouche que prend ton esclave; il y est forcé; ne tiens compte que de ses paroles; quelle que soit leur rudesse apparente, elles sortent de son cœur douces comme le miel... dis, est-il quelque chose que Panéo puisse faire pour toi? Veux-tu qu'il aille te puiser de l'eau fraîche à la source limpide?

— Oui, de l'eau, répondit Lydia; de ta main, elle me paraîtra meilleure.

— Tu lui en dis bien long, fit observer Kénos.

— Je lui propose à boire; c'est bien le moins que nous la présentions au chef dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. »

C'est avec un air de geôlier apportant au captif la cruche quotidienne que Panéo tendit sa corne à boire à Lydia.

« Bois dans cette coupe la tranquillité et l'espérance, lui dit-il; prie le Grand Esprit qu'il m'aide à te sauver. »

Puis, de sa voix naturelle et s'adressant à ses compagnons :

« La lune se lève tard, reprit-il; elle est à son dernier quartier; la voyez-vous, là-bas, se dégager lentement derrière les nuages?... Nous pourrions nous séparer à la première heure. »

Les Indiens prenaient leurs dispositions pour la nuit.

Panéo glissa doucement sa selle, qui pendait à l'arbre, sous la peau de buffle de Lydia pour lui servir d'oreiller.

« Dors en paix, belle fleur de magnolia, » dit-il en s'étendant de façon à ce que son coude s'appuyât sur un coin de la robe de la jeune fille; « prends de nouvelles forces pour demain; je suis là... je te garde... l'astre des nuits est favorable à Panéo... pas un souffle ne s'échappera de tes lèvres parfumées qu'il ne le recueille au passage. »

A peine couchés, les sauvages s'étaient endormis. Lydia elle-même, vaincue par la fatigue, cédait au sommeil. Le foyer s'était éteint, mais la lune éclairait les alentours de ses rayons argentés.

Seul, Panéo veillait; assis sur sa peau de buffle, les bras croisés sur la poitrine, ne quittant pas des yeux Lydia, il passa toute la nuit dans une contemplation voisine de l'extase.

L'aube naissante éclairait à peine le haut des montagnes de leur lueur indécise, que les Peaux-Rouges étaient debout, préparant le premier repas.

« Parlez doucement, recommanda Panéo; il est inutile de réveiller la prisonnière; je veux qu'elle nous fasse un mérite aux yeux de Kateumsi des égards que nous aurons eus pour elle. »

Et, au lieu du quartier de buffle qu'ils allaient se partager, il embrocha lui-même, à l'intention de Lydia, la poitrine d'un dindon sauvage dont il surveilla la cuisson avec sollicitude.

Lydia dormait toujours, et le jeune Indien se faisait un scrupule de la réveiller; cependant l'heure du départ approchait.

« Voyons, dit Kénos, toi qui parles sa langue, fais-lui comprendre que nous n'avons pas envie de nous attarder pour elle. »

Alors Panéo se pencha vers la jeune fille et la prit doucement par la main.

A ce contact, la jeune fille ouvrit les yeux. Sa première impression fut la peur; elle allait jeter un cri d'effroi... mais elle reconnut son sauveur, dont le doux regard semblait lui demander pardon.

« As-tu bien reposé? demanda ce dernier; le dieu des songes a-t-il réjouï ton âme? »

— Oui, trop, beaucoup trop!... je m'indigne contre

heure de repos, elle se divisa en trois groupes pour prendre trois directions différentes, ainsi que l'avait suggéré le jeune sauvage... qui l'était si peu.

« Allez ventre à terre, » recommanda Panéo à ceux dont il se séparait ; « que vos chevaux ne reprennent pas haleine, que leur poil n'ait pas le temps de sécher : Kateumsi ne saurait se réjouir trop tôt de la belle capture que je lui ramène. Puisse l'impatience le faire venir au-devant de moi ! je n'en serai que plus vite soulagé de la responsabilité que je prends sur moi... Que le Grand Esprit vous conduise !

Pendant que Panéo, Lydia et l'indien Salhachi prennent la direction du nord-ouest, retournons un instant à la ferme de Warrock, où la nuit venait de s'écouler dans les larmes et dans la consternation. Le pionnier l'avait passée debout, parcourant sa demeure comme un lion furieux, attendant avec impatience que le jour se levât pour recommencer sa poursuite avec quelque chance de succès.

Mistress Jane pleurait et priait, ces deux seules ressources de la femme dans les rudes épreuves de la vie.

Rufus Bertram, ce neveu auquel Warrock reprochait de passer tout son temps à la chasse, se lamentait avec sa tante et faisait chorus aux imprécations de son oncle.

Rufus était un petit jeune homme trapu, cambré, large des épaules, aux yeux noirs et vifs, au teint basané, les cheveux en brosse, assez peu séduisant de sa personne, pour tout dire.

Il y avait déjà plus d'un an qu'il était venu retrouver Warrock sous le prétexte de partager ses travaux ; mais, paresseux comme une conleuvre, il ne partageait en réalité que son bien-être. Warrock ne le gardait qu'à contre-cœur, pour ne pas désobliger sa femme, et aussi parce que, se trouvant fréquemment dans l'obligation de s'absenter pendant des journées entières, il jugeait utile d'avoir là, sous la main, un homme de confiance, un blanc qui maintienne les nègres dans l'obéissance et dans le devoir.

A vivre ainsi dans l'intimité de sa cousine, Rufus n'avait pas tardé à s'éprendre de Lydia : passion malheureuse, car ces deux natures étaient trop antipathiques pour que l'exquise sensibilité de l'une s'accommodât des vulgarités de l'autre.

Dès qu'il fit à peu près jour, Warrock, suivi de son neveu et de trois nègres, se remit en route dans l'espoir de retrouver la piste des ravisseurs à l'endroit même où, la veille, surpris par la nuit, il s'était vu forcé de l'abandonner.

C'est ainsi que le pauvre père, — d'autant plus désolé qu'il avait été plus près de réussir, — en arriva à reconnaître le campement où, rebroussant chemin à quelques centaines de pas de sa Lydia, il l'avait abandonnée à son malheureux sort.

« Ah ! » dit le pionnier en s'arrachant les cheveux, « je la suivrai jusqu'au bout du monde ! »

— Oui » répéta le neveu, en ne s'arrachant rien du tout, « nous la suivrons jusqu'au bout du monde ! »

Hélas ! le bout du monde n'était pas loin, car ils arri-

vèrent bientôt à cette étape où les Peaux-Rouges s'étaient bifurqués.

Une ressource restait : c'était de reconnaître, à la profondeur des empreintes, la direction du cheval le plus lourdement chargé; encore aurait-il fallu être Indien soi-même pour ne pas s'y tromper... Warrock s'y trompa; il s'engagea à gauche dans des chemins pierreux où la trace des sabots, d'abord imperceptible, finissait par s'arrêter tout à fait devant un cours d'eau.

Une course et du temps de perdus.

Revenu à son dernier point de départ, Warrock hésita longtemps sur le parti qu'il avait à prendre... Les deux autres pistes le sollicitaient : deux pistes tout aussi douteuses dans leur résultat que la première, et qu'il était d'ailleurs impossible de suivre simultanément... Or, d'une part, la journée arrivait à son déclin, et, de l'autre, pendant ces allées et retours, les Indiens devaient avoir gagné une telle avance qu'il ne fallait plus songer à les rejoindre.

Donc, momentanément, — nous venons de le dire, — le bout du monde, c'était là. Contre la force pas de résistance : ce proverbe est vieux comme le monde. Il y a telle circonstance où l'entêtement le plus robuste doit plier comme un simple roseau. Warrock ne dit pas : « Retournons chez nous ; » c'eût été trop dur à prononcer; mais il laissa faire son cheval, qui, naturellement, ne demandait que le retour à l'écurie... Et les autres suivirent, y compris Rufus que ce genre de chasse commençait à fatiguer.

Mistress Jane n'espérait rien de cette tentative; oepen-

dant, quand elle vit son mari revenir, sombre et farouche, au milieu de la nuit; quand elle apprit, de la bouche de son neveu, les incidents de la journée, il lui sembla que, de cette heure seulement, son malheur devenait irrémédiable et complet. On a beau dire, l'espoir est toujours l'espoir, même lorsqu'il ne tient qu'à un fil.

Quant à Warrock, il subissait la loi commune à ces natures vigoureuses qui, en raison même de l'explosion du premier moment, ne tardent pas à retomber dans une prostration complète. Pour l'instant, sous l'influence de cette réaction, il ne se demandait même plus quelles mesures ultérieures il y aurait à prendre.

Le soir de ce deuxième jour après l'enlèvement, Panéo s'arrêtait bien loin de là, dans les montagnes, au bord d'un de ces petits étangs, si fréquents dans ces parages, qu'on est tout étonné de voir surgir au milieu des rochers, et dont l'eau, sans écoulement ni affluent visibles, n'en est pas moins toujours fraîche et pure.

C'était là que, à l'intention de Lydia, le jeune homme étendait sa peau de buffle sous l'alcôve embaumée de yuccas en fleurs.

Salhachi vaguait aux menus détails de l'installation.

« Chère fille du ciel, étoile de mon âme, disait Panéo, le moment approche où notre sort va se décider; rassemble tout ton courage, et implore le Grand Esprit, afin que la victoire se déclare pour ton défenseur.

— La victoire? » répéta Lydia toute tremblante, car, vaguement, elle prévoyait une lutte.

« Chut! » fit Panéo en croisant l'index sur les lèvres.

Le souper se composait, pour Lydia, d'un blanc de gibier frais que lui avait précieusement gardé le jeune homme, et pour lui-même, ainsi que pour son compagnon, de buffle sec, réduit en poudre, que les sauvages emportent généralement en campagne, pendu au pommeau de leur selle dans un sac de cuir.

Mais Lydia mangeait à peine, tant son cœur était oppressé.

« Nous nous coucherons le plus tôt possible, car nous aurons demain une longue traite à faire, » dit Panéo à Salhachi en lui jetant un étrange regard.

Salhachi, morne et silencieux, acheva prestement son repas du soir; puis il alla s'assurer que les chevaux étaient bien attachés, et revint s'étendre près du foyer en faisant tout haut cette réflexion : que les chevaux étaient en appétit, qu'ils paissaient encore, et que dès l'aube ils seraient en mesure de dévorer un bon bout de chemin.

Panéo ne répondit pas; il s'était allongé aux pieds de Lydia, les deux bras sous la nuque, en guise d'oreiller, et faisait semblant de dormir.

A part le cri nocturne des fauves qui rôdaient dans les alentours, et le frémissement de la brise dans le feuillage des yuccas, un silence de mort régnait sur toute la contrée.

Lydia s'était doucement redressée, et, à la lueur mourante du foyer, ses regards effrayés allaient, tour à tour, du sauvage Salhachi à ce beau jeune homme étendu à ses pieds comme un gardien fidèle.

Par instants, Panéo levait la tête dans la direction



du Peau-Rouge, comme s'il étudiait le bruit de sa respiration.

« Enfin, se dit-il, il dort ! »

Et, se tournant vers la jeune fille, leurs regards se croisèrent.

« O toi, lis de la nuit, » murmura-t-il d'une voix tremblante, à peine perceptible, « quelle vaillance ne puiserait-on pas dans l'azur de tes yeux ! »

Puis, en rampant, il alla s'assurer, de près, du sommeil de son compagnon, et revint de même jusqu'à Lydia.

« Fleur du ciel, dit-il, écoute, le moment est venu... Ne t'effraie pas si, comme une panthère qui se précipite sur sa proie, je vais attaquer cet homme.

— Que vas-tu faire, Panéo?... je tremble de le deviner, » ajouta la jeune fille au comble de l'anxiété.

« Ne doute pas de moi, ne crois pas Panéo capable de se défaire traitreusement d'un ennemi pendant son sommeil. Cependant, il faut que je te délivre... Salhachi est l'obstacle, et l'obstacle doit disparaître, dût-il en coûter l'existence d'un homme... Salhachi va lutter pour le mal, et Panéo pour le bien... Puisque ton Dieu est plus puissant que le nôtre, que veux-tu que je craigne ?

— Ah ! s'il allait t'arriver malheur ! » dit Lydia appuyant sa main blanche sur le robuste bras du jeune homme.

« Non, sois tranquille !... le son de ta voix et ces gouttes de diamant qui tombent de tes yeux m'électrisent et doublent mes forces... je me sens capable de venir à bout de dix hommes. »

Et, saisissant avec impétuosité les mains de Lydia, il y appuya ses lèvres brûlantes.

Ils restèrent ainsi, pendant quelque temps, dans une mutuelle extase... La jeune fille ne songeait pas à retirer sa main, si bien que, penchés l'un vers l'autre, les joues de l'Indien recueillaient une rosée de larmes.

désarmait aussi de son couteau, qu'il lançait au loin rejoindre le sien :

« Lève-toi ! dit-il ; Panéo te provoque au combat pour la possession de cette belle jeune fille.

— Que dis-tu là ? » reprit le sauvage, réveillé en sursaut et s'élançant de sa peau de buffle ; « nous battre pour la captive ? mais tu sais bien qu'elle n'est ni pour toi ni pour moi ; elle appartient à Kateumsi, à notre chef. Oserais-tu bien la lui disputer ?

— A lui et au monde entier !... J'aurais pu profiter de ton sommeil et t'enfoncer mon couteau dans le cœur ; mais Panéo ne veut pas verser ton sang... tu le vois, nos couteaux sont là-bas.

— Que veux-tu donc ?

— Te lier au moyen de cette corde, paralyser tes mouvements et fuir avec la captive.

— Tu es trop jeune pour cela, répondit le sauvage d'un air de mépris ; cette peau douce et blanche t'a brouillé la cervelle... Allons, Panéo, reviens à la raison ; sinon, Salhachi va t'attacher sur ton cheval et te conduire au camp, où le chef te déchirera par lambeaux qui serviront de pâture aux vers de la forêt. »

Au lieu de répondre, le jeune Indien se rua sur son adversaire avec la rapidité de la foudre, et, l'étreignant à deux bras, le soulevant de terre, il le jeta si violemment sur le sol, que Salhachi en poussa un cri de douleur.

Seulement, l'un avait entraîné l'autre dans sa chute, si bien que soudés ensemble, enroulés comme deux serpents, rebondissant, s'étouffant, la lutte, dans ces soubresauts, redevenait égale. Ils avaient tour à tour le

dessus et le dessous... Telle était la vigueur des athlètes, que leur respiration en était étranglée au passage dans leurs poitrines comprimées. Le silence, entrecoupé de râles, était effrayant... Insensiblement, les bonds, les secousses, les avaient rapprochés de Lydia.

Cette fois, Salhachi avait l'avantage; un genou sur la gorge de Panéo, il le tenait d'une main par le cou, pendant que, de l'autre, il cherchait à s'emparer d'un couteau.

« Avorton maudit, hurlait-il, je vais te scalper ! »

C'en était fait du jeune homme, si, dominant ses angoisses, Lydia n'avait eu la présence d'esprit de repousser les armes hors d'atteinte.

Mais l'effort que venait de tenter Salhachi lui fit un instant perdre l'équilibre, et Panéo en profita pour intervertir les rôles; c'était maintenant ce dernier qui tenait son adversaire terrassé sous lui.

« La corde !... vite la corde ! » demanda-t-il à Lydia.

Le sauvage s'affaiblissait à vue d'œil, tandis que les forces de Panéo, combattant sous les yeux et pour le salut de la femme aimée, semblaient redoubler. En une seconde, il retourna le vaincu ventre contre terre et lui attacha les mains sur le dos. Puis comme celui-ci, dans les derniers efforts de sa rage impuissante, lui lançait des ruades, Panéo le condamna à l'immobilité en lui attachant également les jambes.

Ce n'était plus qu'une masse inerte, aussi incapable de nuire qu'un ballot ficelé.

« La jeune fille est à moi, lui dit le vainqueur; résigne-toi donc de bonne grâce, et je ne te ferai aucun mal. »

Chez les natures énergiques, les forces durent autant qu'elles sont nécessaires; au besoin, elles décupleraient; mais, le péril écarté, la faiblesse humaine reprend le dessus. Panéo s'affaissa aux côtés de Lydia; sa victoire l'avait épuisé.

Celle-ci s'agenouilla devant lui, elle s'empara de ses mains, les porta à ses lèvres et les mouilla de ses larmes.

« O mon sauveur, dit-elle, le Tout-Puissant nous a été favorable!... sera-t-il jamais en mon pouvoir de reconnaître le service que tu viens de me rendre?

— Ne suis-je pas récompensé, et au delà, rien que par tes célestes regards et par les douces modulations de ta voix? quel autre bien plus précieux un pauvre Indien, comme moi, serait-il en droit d'espérer? » ajouta Panéo, d'une voix presque éteinte, en attirant sur son cœur la main de la jeune fille. « J'éprouve, en ce seul moment, plus de félicités qu'il ne m'en est promis dans les éternelles vallées de chasse où je retrouverai mes ancêtres... O divine beauté, tu fais bien plus pour moi que je n'ai fait pour toi.

— Ne dis pas cela, mon bon Panéo! c'est moi qui suis cause que tu viens de risquer ta vie; c'est pour avoir voulu me délivrer que je te vois là, haletant et meurtri... Tu souffres, n'est-ce pas?

— Je bénis le Grand Esprit de ces souffrances; elles me font du bien.

— Eh bien! moi, si c'était en mon pouvoir je voudrais t'en tenir compte et payer ma dette... mais je ne sais comment.

— Dis-moi ton nom! supplia le jeune homme; que je

puisse au moins le rattacher au souvenir de la plus parfaite créature qui ait jamais ébloui mes yeux !

— Lydia, murmura tendrement la jeune fille... t'en souviendras-tu ?

— Si je ne m'en souvenais pas, c'est que j'aurais tout oublié ; c'est que le cœur de Panéo, ce cœur qui s'embrase à ton aspect comme la cime des montagnes de glace aux rayons du soleil, aurait cessé de battre... »

La jeune fille baissait ses timides regards devant ceux de l'Indien.

« Veux-tu que j'aille te puiser à boire ? » demandait-elle pour donner le change au trouble qu'elle éprouvait.

— Oui, mon bel ange... mais, d'abord, dis-moi si, toi aussi, tu garderas le souvenir de Panéo ?

— Je n'invoquerai plus Dieu sans que ton nom soit mêlé à mes prières. »

Puis elle s'échappa et revint bientôt avec la corne pleine d'eau.

« Merci !... merci !... Lydia ! que ce nom est doux à prononcer !... comme il remue le cœur !... De même que cette eau bienfaisante ranime mes forces, tes bonnes paroles ont rafraîchi mon âme... Mais, maintenant, assez de paroles ; il faut agir sans perdre de temps. »

Panéo détacha la courroie de la selle de Salhachi, et fut la ramollir dans le ruisseau. Après quoi, il revint au sauvage et lui dit :

« Je ne veux pas ta mort ; je vais t'attacher de telle sorte que, demain, vers la tombée du jour, tu pourras toi-même te délivrer de tes liens et poursuivre ta route.

Sur ce, il noua solidement la corde mouillée autour des chevilles, et, ramenant les deux bouts sur le dos, compliquant, redoublant les nœuds, il les y fixa de telle sorte que, sans le secours des dents ou d'un couteau, nulle patience humaine ne pouvait avoir raison de cet inextricable dédale.

« Là, » poursuivit Panéo, reprenant son lasso à lui, désormais superflu, « voilà tes mains libres; elles te serviront à ramper jusqu'à ce chêne que tu vois là-bas, au haut de la colline; tu y trouveras ton couteau et tes armes; mais comme tu n'avanceras guère plus vite qu'une tortue, nous aurons le temps de nous mettre en sûreté... En attendant, je dépose à côté de toi une gourde d'eau fraîche et du buffle en poudre. »

Peu sensible à cette attention, le Peau-Rouge se dressa sur son séant, et, menaçant du poing Panéo :

« Avant que la lune soit redevenue ronde, dit-il, Kateumsi t'aura arraché le cœur de la poitrine pour le jeter à ses chiens, et Salhachi lui-même t'aura livré à sa vengeance. »

— Panéo vous craint aussi peu l'un que l'autre; seulement, rappelle-toi ceci, c'est que, s'il te retrouve sur son chemin, si tu t'attaques à lui, il pourrait bien ne plus te faire grâce de la vie; c'est assez d'une fois. »

Puis, revenant à Lydia, et se jetant à ses pieds :

« Maintenant, ma souveraine, dit-il, permets à ton esclave d'achever son œuvre : je vais te rendre à ta famille, à tes amis... la lune propice éclaire notre route.

— A mes pieds!... oh! non, c'est moi qui devrais être aux tiens... »

Et entourant de ses bras les épaules du libérateur, Lydia ajouta en se penchant vers lui :

« Viens, mon Panéo, relève-toi!... tu n'es pas mon esclave, mais mon meilleur, mon plus cher ami, et tu le resteras toujours !

— Ce sera mon éternel bonheur de me savoir ton ami, » répondit le jeune homme en soupirant, comme s'il en rêvait un autre, inaccessible à son ambition.

Alors il sella les chevaux, et, en guise de coussin, accommoda sur le sien, qu'il cédait à Lydia, sa peau de buffle réunie à celle de Salhachi; de ses deux mains jointes, il fit un marchepied à sa compagne de route, qui sauta en selle, légère comme un oiseau; puis, saisissant ses armes, il enfourcha la monture du vaincu, et donna le signal du départ en disant :

« Que ton Dieu et le mien nous guident et nous protègent!... Quand le soleil se couchera pour la seconde fois, tu seras heureuse... Et moi... » ajouta l'Indien sans achever sa phrase.

— Et toi? demanda Lydia avec une tendre sollicitude.

— Rien! » répondit le jeune homme en prenant les devants pour éclairer la route et en écarter les obstacles, s'il s'en présentait.

Une nuit fraîche et parfumée succédait à la chaleur du jour; rien n'interrompait la solennelle tranquillité de ce beau pays de montagnes, dont quelques-unes semblaient escalader le ciel... Bien qu'ils eussent encore des dangers à courir, Lydia était tout à la joie de sa délivrance; avec Panéo pour guide et pour défenseur, elle était inaccessible à la crainte; bien plus, si nous osions



soulever le voile mystérieux de sa pensée, peut-être y trouverions-nous que son malheur la touchait si peu, si peu, que, pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'il ne fût pas arrivé.

Il y a des infortunes comme cela, qu'on n'échangerait pas contre les faveurs d'une destinée en apparence plus propicio. Pure et charmante jeune fille! que de jolies pensées, encore un peu obscures, sautaient de joie dans son cœur!... à toutes elle associait Panéo; une seule chose l'attristait : c'était de ne rien trouver qui satisfît l'ardente soif de reconnaissance dont elle se sentait possédée. Quoi! sauvée par lui du sort le plus affreux, rendue par lui à ses parents désolés, et rien que de vaines paroles pour témoigner de sa gratitude!... Oh! mais, en cherchant bien, il était impossible qu'elle ne finit pas par trouver... son père, sa mère, son cousin Rufus, tout le monde l'y aiderait... Que diable venait faire là Rufus? et quelle bizarre association d'idées que celle de souhaiter à Panéo la bienveillance d'un amoureux éconduit!

Par moments, l'Indien se retournait pour prémunir sa compagne contre une ornière, une racine, une pierre d'achoppement, contre quoi que ce fût qui menaçât sa sécurité. Il avait pour elle mille attentions affectueuses, presque maternelles; il la suppliait de surveiller son cheval, de ne se pencher ni à droite ni à gauche... Avant de s'engager dans un sentier, il écoutait le silence, l'arc tendu, une flèche toute prête à la main pour faire face au danger possible.

Ils marchèrent ainsi, sans incident remarquable, jus-

qu'à ce que la lune fit place à la première lueur d'opale venant de l'orient.

« Voici le jour, dit le jeune homme ; l'œil de Panéo va pouvoir explorer une plus grande étendue de pays, et détourner de toi tout péril. Dès ce moment, divine Lydia, il t'est permis d'espérer que les cœurs de ceux qui te sont chers battront bientôt sur le tien. Une seule fois encore le sommeil me dérobera l'azur de tes yeux, et, après... après, le soleil levant nous montrera le chemin de chez toi ; il éclairera ma dernière journée de bonheur et aussi les premières larmes de Panéo, car l'heure de la séparation sera venue. »

— Non, Panéo, nous ne nous séparerons pas, répondit Lydia ; tu resteras auprès de nous ; mes parents ne permettront pas que tu partes... d'ailleurs, tu ne peux plus retourner à ta tribu ; le chef te tuerait, et j'aurais, moi, moi qui te dois la vie, l'éternel désespoir, l'éternel remords d'avoir causé ta mort... Non, mon Panéo, tu ne peux plus nous quitter. »

Sur ces mots, la jeune fille poussa son cheval en avant, et, d'un geste charmant, fut tendre à l'Indien sa petite main blanche.

« Il le faut, répondit tristement ce dernier ; le monde est grand ; les pays ne manquent pas où ton esclave pourra cacher sa douleur ; il la racontera aux vallées et aux montagnes ; il la dira aux zéphyr et aux nuages ; il grossira de ses larmes la source du ruisseau qui coule par chez toi, afin que ruisseau, nuages et zéphyr te chuchotent, en passant, que ta céleste image est toujours présente à mon souvenir... Que veux-tu que

je fasse parmi les blancs ? le pauvre Panéo n'a que son cœur pour tout bien ; il ne sait que chasser, se battre, et t'adorer comme une divinité... toi-même, tu serais la première à reconnaître son inutilité, son peu de valeur, et à te fatiguer de sa présence.

— Ne dis pas cela !... il faut que tu nous restes ! supplia Lydia ; c'était bien la peine de me sauver pour, ensuite, attrister ma vie et me laisser dans la cruelle incertitude de ce que tu seras devenu ! Non ! non ! toujours non ! je m'y oppose, je ne veux pas... Et tu verras comme tout le monde t'aimera, comme on te sera reconnaissant, quel cas on fera de toi !... Oh ! tu te plairas chez nous, j'en suis sûre !... Est-ce que cela ne sera pas préférable à cette vie errante, sans patrie, sans but, sans affection peut-être, que tu as menée jusqu'à ce jour ?... Dis, promets-tu à Lydia de ne pas te séparer d'elle ?

Elle n'avait pas quitté la main de l'Indien, et le tenait ainsi sous le fluide de son beau regard bleu qui versait l'ivresse. Dans la circonstance, cette ivresse était une torture plutôt qu'un bienfait... le brave jeune homme luttait contre son propre cœur.

Enfin il reprit :

« De même que, après une longue sécheresse, les gouttes d'une pluie bienfaisante raniment la terre aride, de même, ô Lydia, le baume de tes paroles rafraîchit le cœur de Panéo ; mais rien ne peut préserver la terre des ardeurs du soleil, et rien ne peut garantir Panéo de l'éclat de tes yeux... tes paroles sont des gouttes de pluie ; ton regard, c'est le soleil... Il vaut mieux que je voyage, » ajouta l'Indien d'une voix si pénétrante, si

émue, que la jeune fille, abaissant ce regard, coupable d'une chaleur trop vive, ne trouva rien à répondre.

Ils atteignirent ainsi, gardant un silence profond, mais gros de pensées, une vaste plaine verdoyante, si productive et si agréable à voir, qu'elle paraissait cultivée par la main des hommes. Partout, aussi loin que s'étendait la vue, du gibier de toutes les espèces : l'énorme buffle au poil sombre et bouclé, la svelte antilope aux yeux timides, le cerf à l'orgueilleuse ramure, le cheval sauvage aux pieds légers, à la crinière flottante, tout cela allait et venait par troupes plus ou moins nombreuses, constantes, insoucieuses, laissant d'abord s'approcher les deux voyageurs jusqu'à une certaine distance, puis prenant tout à coup la fuite effarées et peureuses.

Bientôt, sous la tiédeur du soleil levant, se dissipa le léger brouillard sous lequel le paysage se noyait encore; un ciel pur et bleu inonda toute la vallée d'une lumière d'or, aux reflets de laquelle les gouttes de rosée scintillaient comme autant de diamants.

Panéó, se possédant mieux, plus calme en apparence, et fidèle à son rôle de guide, avait repris les devants.

Lydia poussa son cheval jusqu'à lui, et fut la première à renouer l'entretien :

« Ami, dit-elle, tu es triste et malheureux; je le sens, je le vois; pourtant, tu viens d'accomplir une bonne œuvre, et cela devrait te réjouir... Songe à l'heureuse surprise que tu ménages à mes parents, à leurs transports de joie, lorsqu'ils vont me revoir, aux remerciements, aux caresses dont ils vont t'accabler.

— Amie, l'apparence est trompeuse... si Panéo est, au dehors, sombre et pensif, il n'en est pas moins heureux dans les profondeurs de son âme. Les lacs sont souvent ridés à leur surface : ça ne les empêche pas d'être limpides au fond et de refléter le ciel.

— Peut-être ne me trouves-tu pas assez de reconnaissance : je ne demande pourtant qu'à te la témoigner par tout ce qu'il est en mon pouvoir de l'offrir... parle tout ce que j'ai est à toi... Mais je ne veux plus te voir ainsi silencieux et chagrin. C'est comme un reproche muet que tu m'adresses, car je devine que j'en suis la cause... Voyons, regarde-moi... mieux que cela ! mieux que cela encore... ! si mes lèvres sont inhabiles à exprimer tout le bien que je pense de toi, peut-être le liras-tu dans mes yeux. »

Panéo subissait là une rude épreuve. D'une part, il nageait en pleine volupté ; de l'autre, il s'adressait des reproches comme à un coupable, et tout son sang refluit au cœur. Ne s'était-il donc dévoué à la belle Lydia que dans l'espoir d'une récompense ? Son zèle, sa vaillance, n'étaient-ils que les déguisements trompeurs de l'amour ? ne l'avait-il sauvée des autres que pour la perdre lui-même ?

L'Indien prit la main de Lydia, et, après l'avoir portée à ses lèvres :

« O fleur merveilleuse, dit-il, pourquoi ta main est-elle si blanche, et ton œil si bleu ? pourquoi ta voix est-elle si enchanteresse et ta parole si douce ? pourquoi Panéo diffère-t-il tant de toi ?... Tout le mal est là. »

Et, après avoir mouillé d'une larme la main qu'il

tenait encore, il la laissa retomber avec découragement.

« Nous n'allons pas assez vite, ni à ton gré, ni au mien, » dit-il en changeant de thèse, comme pour s'étourdir et simuler le courage; « il tarde à Panéo de te voir au comble de tes vœux. »

Sur quoi, il stimula sa monture et reprit une avance marquée, pendant que, maussade et le cœur gros, cette amoureuse sans le savoir le regardait chevaucher tout seul, alors qu'il lui paraissait, à elle, si bon d'être deux.

Le soleil atteignait son point culminant; il dardait d'aplomb ses rayons sur la tête des cavaliers. Soudain, Panéo s'arrêta au bord d'un clair ruisseau, et, sautant à terre, il se mit à dévaliser de leurs branches feuillues les grands arbres qui se miraient dans l'eau. Ensuite, il coupa un long bâton et fixa à l'un de ses bouts, au moyen de son lasso, les branches arrachées : tout cela en un clin d'œil, avec une incroyable adresse.

« Amie, » dit-il en présentant gracieusement son œuvre, « voici un parasol de mon invention; les plantes les plus rares ne fleurissent qu'à l'ombre... prends donc « cette ombre, » afin que le lis satiné de la peau ne s'étirole pas.

— Merci, Panéo! merci! en vérité, tu es trop bon pour moi, oui, beaucoup trop !... pourtant, je ne devrais pas accepter; je ne tiens pas à cette blancheur; je voudrais brunir comme toi... Après tout, entre mon sauveur et les blancs il n'y a de différence que la couleur de l'épiderme; c'est encore une question de savoir quelle est la plus belle... pour ma part, je donnerais volontiers la préférence à la tienne.

— Tu dis cela par pitié pour Panéo... Regarde autour de toi : y a-t-il rien de plus beau que les sommets glacés des montagnes?... et de plus attrayant, » — ajouta le jeune homme, car il voyait rougir Lydia, — « que lorsque l'aurore naissante les nuance de pourpre?... Belle, oui, tu ne l'es que trop ! la rose et le lis... tandis que moi. »

Et, de ses deux mains, il se comprimait la poitrine comme pour y étouffer ce cœur qui le faisait trop souffrir.

« Maintenant, » hâtons-nous, dit-il en remontant à cheval ; « demain soir, Panéo te verra pleurer de joie ; ce sera sa récompense... il n'en demande pas d'autre. »

A la première halte, sous l'ombrage touffu des chênes séculaires, avec mille précautions, il déposa sa compagne sur un gazon toujours vert, incessamment rafraîchi par une source limpide.

« Lydia, dit-il, repose-toi et prends de nouvelles forces ; d'ici au coucher du soleil, nous avons encore à parcourir la vaste contrée qui nous sépare des flots mugissants du Léone : le plus beau de nos fleuves, un miroir digne de toi... Ferme tes célestes yeux bleus ; que le dieu du sommeil berce ton âme dans les plus doux rêves. Pendant ce temps, la flèche de Panéo abattra quelque pièce de gibier pour ton repas du soir... Sois tranquille, je n'irai pas loin, je ne te perdrai pas de vue. »

Lydia, accablée de fatigue, inonda le jeune homme d'un doux regard de reconnaissance, et se laissa tomber sur la peau de buffle qu'il venait de préparer à son intention.

## IV.

Panéó, selon sa promesse, ne tarda pas à revenir au campement, un dindon sauvage sur l'épaule, et tenant à la main une grande feuille de palmier, remplie de fruits cueillis dans la forêt.

Lydia reposait encore dans l'attitude où il l'avait laissée, sa jolie tête blonde sur le méchant oreiller de cuir que lui faisait une selle glissée sous la peau de buffle.

Immobile et dans l'enchantement, fêré d'amour, se débarrassant de son fardeau, un genou en terre et les mains jointes comme devant une divinité, il se mit à la contempler avec extase.

Lydia dormait d'un sommeil d'enfant, doux, régulier, paisible; un aimable sourire errait sur ses lèvres, rouges comme le grenat. Un instant, il parut à l'Indien que la dormeuse murmurait son nom... peut-être se trompait-il : sauvages ou civilisés, les amoureux ont de ces illusions. Panéo fit ce que tout le monde eût fait à sa place : il se pencha avec précaution, et frôla la petite main de son amie d'un baiser plus léger que le souffle.

Ensuite il alla choisir les plus belles fleurs parmi celles qui émaillaient les bords de la source, et, s'agenouillant de nouveau devant son idole, il lui mit sur



la tête une couronne de bluets, dans la main un bouquet de grenades, puis, opération délicate, un lis sur la poitrine, à l'échancrure de sa robe.

Alors, il s'éloigna comme pour jouir du coup d'œil; mais, de joyeux qu'il était, ses traits reprirent bientôt l'expression d'une résignation douloureuse.

La jeune fille se réveilla, et, de même que l'héliotrope se tourne vers le soleil, son premier regard et son premier sourire furent pour Panéo.

« Que d'attentions, et que tu es bon ! » dit-elle, toute surprise, faisant allusion aux fleurs.

« Panéo a voulu te parer, reprit ce dernier, mais tes yeux font honte aux bluets, tes lèvres font pâlir la grenade et le lis est moins blanc que ta peau... la plus belle des fleurs, c'est toi; la nature t'a tout donné. »

Ce pauvre jeune homme passait par toutes les variations d'une position fautive; tantôt il se trouvait trop réservé, trop froid, et il se livrait alors à des élans excessifs; tantôt il s'effrayait de son ardeur, et la tempérerait par un brusque retour aux lieux communs de leur situation.

« Panéo t'a apporté du gibier et des fruits, reprit-il. Dès que Lydia aura réparé ses forces, nous poursuivrons notre route; il faut que nous atteignions, avant la nuit, les bords du Léone.

— Tu ne partages pas mon repas, Panéo?

— Non, je n'ai pas faim.

— Tu es malade? tu souffres?

— Non; je ne suis pas malade, je ne souffre pas, » répondit résolument le patient.

Lydia se mit alors à laisser déborder de son cœur tout le bonheur qu'il contenait ; elle entra dans les détails de sa vie de chaque jour, des habitudes qu'elle allait reprendre ; elle parla de son père, de sa mère, de son cousin Rufus, des transports de joie qui allaient accueillir son retour...

« Ce sera l'ouvrage de mon Panéo, et il en sera bien heureux lui-même, ajouta la jeune fille.

— Oh ! oui, bien heureux ! » répéta l'Indien avec un soupir de tristesse, comme s'il n'était pas convaincu de la félicité promise.

Et d'une voix aigre-douce :

« Allons, à cheval ! bâtons ce « beau » moment autant que possible ! »

Lorsqu'ils furent parvenus au bout de l'immense plaine, à la lisière de la forêt antédiluvienne qui côtoyait le fleuve, le soleil venait de se coucher dans un lit de pourpre et d'or au-dessus des Cordillères.

De fortes averses avaient dû tomber dans ces parages et grossir les affluents, car, sur la rive opposée, le Léone, débordant à grand bruit, escaladait les arbres de ses flots blancs d'écume.

Panéo reconnut aussitôt l'impossibilité de le traverser en cet endroit, et, bien qu'ils dussent camper là jusqu'au lendemain, bien que ces crues subites fussent souvent de courte durée, il était pourtant à craindre que celle-ci, en raison de son impétuosité, ne se prolongeât pendant quelques jours.

« Le dieu des tempêtes a manifesté sa colère, dit l'Indien à sa compagne. Panéo espérait te rendre de-

main à tes parents; il craint à présent de ne pouvoir le faire; traverser là me paraît impossible, surtout à cause de toi... Si nous descendons le fleuve, nous ne le trouverons que plus impraticable; si nous le remontons, nous nous écartons beaucoup de notre chemin... que faire?... le cœur de Panéo se remplit de tristesse. »

Ce contre temps parut contrarier vivement Lydia; plus on a compté les jours, les heures, plus on est près de toucher le but, et plus il est dur de le voir s'éloigner... Cependant, émue de l'abattement du jeune homme, elle fut assez généreuse pour être la première à le consoler.

« Qu'importe! dit-elle; Dieu nous a trop favorisés jusqu'ici pour qu'il nous abandonne au dernier moment. S'il lui plaît de nous attarder ici, que sa volonté soit faite!... D'ailleurs, mon Panéo, mon ami, mon sauveur, n'est-il pas là, près de moi? »

Les traits de l'Indien se rassérénèrent.

« Si tu peux triompher de ton chagrin, dit-il, Panéo n'a plus qu'à se réjouir d'un malheur qui prolonge le meilleur temps de sa vie... car il ne lui restait plus qu'un jour, un seul !

— Il te restera autant de jours de bonheur que tu le voudras... s'il dépend de moi de te faire heureux, tu le seras toujours... chasse ces idées noires... Eh bien ! oui, si tu t'obstines à nous quitter, moi aussi je serai heureuse de ce retard. »

C'en était trop pour que la résolution de l'Indien ne s'amollit pas à ce doux langage, comme la neige fond à la chaleur du soleil.

« Tu as tout pouvoir sur Panéo, dit-il; tu fais à volonté de la joie de ses larmes... ton regard lui fait tout oublier... Ah! s'il pouvait toujours entendre ta voix, boire tes paroles, s'enivrer de ton souffle! »

En ce moment, l'aveugle passion le dominait; esclave de ses sens, déjà il ouvrait les bras et les tendait vers Lydia... sa fermeté l'abandonnait; il allait perdre, en une seconde, le fruit de toutes ses victoires.

D'instinct, sans trop savoir ce qu'elle redoutait, — ou, même, si elle redoutait quelque chose, — la jeune fille se recula.

Ce mouvement fit sur Panéo l'effet d'une douche d'eau glacée; il reprit son sang-froid, son calme, et, montrant le fleuve :

« Panéo ne se trompe pas, dit-il; le fleuve diminue; nous pourrons peut-être le traverser dès demain. »

Puis, les chevaux attachés au piquet dans les hautes herbes, il s'occupa de faire du feu, de préparer le souper, le coucher, ce qui lui donna le temps de reprendre complètement possession de soi-même.

Quand Lydia s'étendit sur sa peau de buffle, il faisait nuit noire, la lune, — comme nous l'avons dit, — étant à son dernier quartier. Seule, la lumière du foyer éclairait encore la circonférence jusqu'à l'endroit où paissaient les chevaux. Panéo, tout pensif, veillait, assis devant le feu qu'il alimentait de temps à autre. Il ne voulait plus ni se rapprocher de la jeune fille, ni la contempler dans son sommeil, ni la couronner de fleurs... c'était trop dangereux. A peine osait-il, par mesure de sûreté, effleurer sa couche d'un furtif regard... il écou-

lait le clapotis des vagues, désirant tour à tour que l'obstacle s'aggravât ou que la diminution des eaux leur permit le passage.

Cependant, épuisé de lassitude, Panéo venait de fermer les yeux malgré lui, lorsque, soudain, un hurlement lamentable le fit sauter debout.

Par bonheur, quelques rares jets de flamme s'élançaient encore du foyer, ce qui lui permit de distinguer cinq jaguars s'acharnant après l'un des chevaux; à bout de ruades, la pauvre bête, terrassée, s'agitait dans les convulsions de la mort, pendant que, frappé d'épouvante, l'autre cheval, après avoir brisé ses liens, disparaissait dans l'obscurité.

Lydia, elle aussi, avait entendu; elle s'était levée, mais l'horrible spectacle la laissait sans voix et la frappait d'immobilité.

« Viens! fuyons, ou nous sommes perdus! » dit l'Indien à sa compagne, en se passant autour du cou l'arc et le carquois qu'il avait placés à sa portée.

Puis, emportant Lydia comme une proie, il se précipita vers le fleuve.

« Ecoute moi bien! disait-il; une fois dans l'eau, tu l'accrocheras à mon arc, pendant que mon bras droit, étendu sous ta poitrine, te maintiendra sur l'eau. »

Et, sans attendre la réponse, il se jeta avec elle dans les flots, nageant seulement du bras gauche.

Le fleuve déchaîné les entraînait dans sa course rapide; parfois, la jeune fille basculait, toute mouillée d'écume; mais l'Indien avait la souplesse unie à la vigueur, il se prêtait à tous ses mouvements.

Une fois, Lydia faillit culbuter :

« J'enfoncel ! cria-t-elle ; adieu , c'est fini... je meurs...

— Non, non, te voilà sauvée... encore un effort ! ne lâche pas le carquois... »

Tous les sauvages sont amphibies ; Panéo était là dans l'un de ses éléments ; de son seul bras libre, il fendait les vagues comme la proue d'un navire.

Enfin, il parvint à saisir une branche de saule qui, de la rive opposée, pendait dans le fleuve.

« Que le grand Esprit soit remercié ! » dit-il, en s'aidant de la branche pour grimper le talus jusqu'à la terre ferme.

Lydia, pantelante, s'était rivée à lui ; du reste, il marchait encore dans deux pieds d'eau, il la transporta donc à une assez grande distance, toujours rivée à son cou, et l'assit sous un vieux châtaignier.

« Amie, suppliait-il, ouvre les yeux, remets-toi... un peu de courage ! je vais allumer un grand feu dont la chaleur ne tardera pas à te ranimer. »

Et joignant l'action à la parole, frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec jusqu'à ce qu'ils prissent feu, amoncelant broussailles sur broussailles, il en résulta bien vite un de ces brasiers ardents dont le seul aspect vous réchauffe déjà.

Lydia grelottait ; ses dents claquaient l'une sur l'autre ; adossée au châtaignier, elle tendait aux flammes ses petites mains et ses petits pieds.

Bientôt elle put se tenir debout et faire sécher ses vêtements sur elle... hélas ! oui, sur elle... il le fallait bien.

« Lydia, dit l'Indien, nous avons vu la mort de bien près. Un cheval pour cinq jaguars, ce n'était pas assez; le plus fort aurait fini par chasser les plus faibles qui se seraient rattrapés sur nous... il fallait le fleuve pour nous préserver de leur poursuite.

— Ah! Panéo, combien de fois te devrai-je encore la vie?... mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais te trouver une récompense digne de tes bienfaits!

— Elle est toute trouvée : souris-moi et donne-moi la main... Panéo sera ton débiteur. »

Il y eut alors une de ces charmantes querelles qui sont préférables à l'entente la plus cordiale; chacun plaidait la cause de l'adversaire, à qui perd gagne : il s'agissait de savoir et de prouver quel était celui ou celle des deux dont les droits à la reconnaissance de l'autre étaient le mieux établis.

Pendant ce temps, l'Indien allait et venait, réunissant toutes les feuilles sèches qu'il pouvait trouver aux alentours; il en fit une sorte de lit, bien chaud, bien moelleux, sur lequel Lydia ne tarda pas à trouver le repos dont elle avait tant besoin.

A la pointe du jour, il abattit un dindon dormant sur un arbre, et il en avait déjà rôti le meilleur morceau à l'intention de sa compagne, lorsque celle-ci se réveilla.

« Réduits à marcher à pied, annonça tristement le jeune homme, trois journées s'écouleront avant que tu retrouves ta famille... S'il dépendait de Panéo de raccourcir ce temps, il le ferait pour toi, non pour lui... Traverser la plaine découverte, ce serait t'exposer aux torrides ardeurs du soleil; mieux vaut prendre par la

forêt; non seulement la route sera moins pénible, mais, bien avant la maison, nous rencontrerons celle d'un visage pâle qui habitait déjà la contrée alors que les Peaux-Rouges y dominaient encore... Armand nous fera bon accueil.

— Armand? » s'écria Lydia, toute rayonnante; « le docteur Armand? oh! oui, conduis-moi chez lui... c'est notre [meilleur ami. »

Nous retrouvons Ben-Warrock assis devant sa cheminée et bouclant une paire d'éperons que lui présente sa femme.

« Dieu veuille que je trouve Armand chez lui, disait-il; le docteur chasse souvent pendant des semaines entières sans rentrer au fort.

— Puisse-t-il, dans la détresse où nous sommes, nous donner un bon conseil! » ajouta mistress Jane, suffoquée par les larmes; « chère et infortunée Lydia! quand je songe... où peut-elle être en ce moment?... ils me l'auront scalpée, tuée, que sais-je?... je n'y survivrai pas.

— C'est souvent quand l'affliction est à son comble que Dieu se manifeste, » répondit le pionnier, stoïque en apparence, mais se courbant avec obstination pour ne pas faire voir qu'il était, lui aussi, bien près de pleurer, « ne perds pas courage, femme; l'espoir me soutient encore... sans l'espoir, je ne vivrais plus.

— Un espoir bien faible...

— Mais non, pas tant que tu le crois. Armand s'est attaché beaucoup de tribus d'Indiens, qu'il a guéris dans leurs maladies... il a même hébergé chez lui un chef comanche, alors sur le point de mourir, au-



jourd'hui gros et gras, et qui, par reconnaissance, s'est donné à lui corps et âme.

— La reconnaissance d'un sauvage...

— Femme, interrompit Warrock, ne dis pas cela... j'ai honte de l'avouer, mais, en général, les Indiens tiennent mieux leur parole et sont plus reconnaissants que les blancs... ce qui ne m'empêchera pas de couper par quartiers ceux qui m'ont enlevé mon enfant, s'ils me tombent jamais sous la main... Que Dieu le garde, » poursuivait le pionnier en se levant brusquement, « si je ne reviens pas aujourd'hui, ne t'inquiète pas... Armand, je le répète, peut être absent, et, dans ce cas, je l'attendrai jusqu'à son retour, car il faut absolument que je lui parle. »

Puis, il prit sa lourde hache, sa carabine, son chapeau, et, entourant mistress Jane de ses bras, il la serra sur son cœur.

Le cheval attendait tout sellé; les nègres assistaient au départ.

« Que personne de vous ne s'éloigne de la ferme, » recommanda Warrock en mettant le pied à l'étrier.

Encore un doux et triste regard à sa femme, un signe affectueux de la main, et il partit au galop.

Mais à peine hors de vue, le malheureux père, profondément découragé, laissa flotter la bride et s'affaissa sur lui-même, laissant à sa monture le soin de le conduire.

Par moments il se réveillait de sa torpeur, reprenait un peu d'énergie et dévorait quelques milles en une course furieuse... Chez cet Hercule, que domptait la

douleur, il y avait comme une lutte entre l'âme et le corps, qui l'emportaient tour à tour. De là ces transitions spontanées, ces éclairs de rage succédant à la plus complète prostration.

Toutefois, aux traits amaigris, aux orbites creuses, au regard atone, aux gestes mous, languissants, il était facile de reconnaître que le corps finissait par avoir le dessous.

## V.

Le soleil avait parcouru la moitié de sa course, lorsque Ben-Warrock, chevauchant le long du Léone, déboucha dans la longue prairie au bout de laquelle s'élevait le fort du docteur Armand.

Le pionnier, abîmé dans ces réflexions, subissait mollement l'allure paresseuse de son cheval, lorsque, dans une personne qui sortait de l'enceinte palissadée, il reconnut celui qu'il cherchait. Honteux de son apathie, il rassembla les rênes, et piqua des deux dans la direction du docteur.

« Halloo ! » cria de loin ce dernier en faisant quelques pas vers le survenant ; « halloo ! mon vieux camarade, soyez le bienvenu ! mieux vaut tard que jamais ! ce matin même je pensais à vous ; je me demandais ce que vous deveniez et pourquoi vous aviez cessé de venir me voir.

— Quand on pense au renard, il se trouve derrière la haie, » répliqua le pionnier, sautant de cheval et secouant vigoureusement la main du docteur.

« Je commençais à craindre qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur, à vous ou à l'un des vôtres ; et, à vrai dire, cher ami, je vous trouve plus abattu que de coutume.

— J'ai assez de motifs pour cela; la vie m'est à charge, » répondit Warrock d'une voix sourde et s'efforçant de retenir ses larmes.

« Vous m'effrayez... qu'est-il donc arrivé ?

— Supposez le pire des désastres, et vous serez encore au-dessous de la vérité... Notre Lydia, notre unique enfant, a été enlevée par des Indiens. »

Armand n'eût pas été plus étonné de voir un orage éclater dans le ciel bleu.

« Lydia enlevée ! répéta-t-il ; c'est horrible ! horrible !... vite, les détails ; entrons chez moi ; nous serons plus à l'aise pour causer... Mais tout n'est pas désespéré ; nous aviserons à quelque moyen de salut. »

Et plein de commisération, de sollicitude pour cette grande infortune, le docteur glissa sous le sien le bras de Warrock, qui se laissa conduire comme un enfant sans force et sans volonté.

Déjà l'un des trois colons qui, à cette époque, habitaient avec Armand, attendait à la porte de l'enceinte ; il s'empara du cheval pour lui donner la provende, pendant que le docteur introduisait le pauvre père dans son domicile particulier.

Les plus affreuses catastrophes ne sont pas toujours les plus longues à raconter. Warrock eut fini en quelques mots mouillés de larmes et scandés par les hoquets d'une immense douleur.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver tout de suite ? demanda Armand ; ou, si vous ne pouviez venir vous-même, pourquoi ne pas m'avoir envoyé un exprès ? j'aurais peut-être dépisté ces infâmes brigands.

— Oui, c'est vrai... vous avez raison... j'aurais dû y songer... mais, que voulez-vous? ma pauvre cervelle était comme détraquée... je n'avais plus qu'une idée fixe : poursuivre moi-même ces monstres et leur arracher ma fille... hélas! vous savez si j'ai réussi!

— Et depuis, mon ami, qu'avez-vous tenté?

— J'ai expédié au *Settlement* mon neveu Rufus; il est porteur d'une lettre à l'adresse du président Houston, que j'informe des faits, avec prière de mettre aussitôt en campagne un agent quelconque des Indiens... Je payerai n'importe quelle rançon, tout ce que je possède, jusqu'à mon dernier *penny*... pourvu qu'on la retrouve... O mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil malheur? »

Et la tête du pionnier retomba sur sa poitrine oppressée.

« Remettez-vous, Warrock... soyons hommes, mon ami! Votre moyen a peut-être du bon, mais j'en sais un meilleur : le hasard a voulu que je rendisse à la santé le chef principal des Comanches, celui qui a la gloriole de se faire appeler Santa-Anna par allusion au général mexicain... Comme je ne voulais rien accepter en retour de mes soins, il m'a offert, à toujours, son influence et sa vie... or, vous savez si, chez les Indiens, ces promesses sont sacrées... Le tout serait d'avoir là un Peau-Rouge sous la main, auquel je puisse confier mon message... la réussite est certaine, n'en ayez pas le moindre doute... Allons, mon vieil ami, bon courage ! »

Et le docteur secoua Warrock par l'épaule pour le

réveiller de l'espèce de torpeur dans laquelle il semblait s'anéantir.

« Dès demain je trouverai peut-être une occasion, poursuivit Armand; il se passe peu de jours sans qu'un Indien vienne frapper à ma porte et me consulter. »

Cette perspective parut ranimer le pionnier; il redressa sa haute taille, et, de ses grosses mains calleuses, il étancha les deux sillons de larmes qui creusaient ses joues.

« J'ai honte de moi-même, dit l'infortuné; je me comporte comme une vieille femme... devais-je donc attendre jusqu'à mon âge pour apprendre à pleurer? mais quand le cœur saigne, l'œil déborde... Oui, j'ai bien fait de venir... docteur, vos bonnes paroles m'ont ranimé... après la pluie, le beau temps; celui qui fonde son espoir en Dieu ne bâtit pas sur le sable. »

Le pauvre homme battait un peu la campagne, mais c'était bien permis.

« Tenez, ajouta-t-il, c'est fini; Warrock ne pleure plus! que je retrouve seulement mon enfant, et vous me verrez fou de joie... fou! oui, fou jusqu'au délire! »

Mais, en attendant, il s'époussetait toujours le coin de l'œil où les larmes se succédaient.

A l'heure du repas, il se laissa conduire à table, moins pour manger que parce qu'il s'effrayait de rester seul en face de lui-même.

Armand n'avait que peu d'espoir dans l'efficacité de ses promesses; non pas qu'il doutât du chef des Comanches; mais il fallait d'abord trouver cette tribu nomade; ensuite il fallait que Santa-Anna lui-même sût

où déterrer la jeune fille... hélas ! « déterrer » était peut-être le vrai mot... Mais le docteur n'en persistait pas moins dans son système de consolations à tout hasard ; il savait, par expérience, qu'à parler d'un malheur, c'est l'amoindrir.

Puis il entraîna son ami sous la véranda, il le força à accepter du café mélangé de *brandy*, il lui offrit un cigare de sa fabrique, excellent, du reste.

Tout cela réagissait favorablement sur le système nerveux de Warrock, qui, peu à peu, revenait à son caractère franc et sociable.

Ce qu'il fallait maintenant au vieux pionnier, après tant de nuits blanches, c'était un peu de repos.

« Tenez, » dit Armand en désignant de l'index un hamac qui se balançait dans un coin de la véranda, « voilà votre affaire... quelques heures de sommeil vous feront du bien.

— Essayons toujours, » répondit Warrock en jetant habit bas ; « décidément, je ne rentrerai pas chez moi, ce soir ; il faut que vous me mettiez encore de l'espérance dans le cœur. »

Et, serrant la main de son hôte, il se hissa tant bien que mal dans le hamac, en ajoutant :

« Si je dormais trop longtemps, ayez l'obligeance de me réveiller, car j'ai désappris le sommeil, et, pour la première fois, il ne faut pas en abuser. »

En revenant des champs, le docteur trouva son ami ronflant comme un orgue.

« Allons, mon vieux, dit-il en le secouant ; il faut en garder pour la nuit ; le jour est à son déclin. »

Warrock se redressa et se frotta les yeux.

« Si ce que j'ai rêvé pouvait se réaliser ! soupira-t-il ; je voyais ma Lydia comme je vous vois, à ce point que je crois l'avoir encore devant les yeux... Pauvre et chère ! Dieu me donnera-t-il cette joie de la serrer encore sur mon cœur ?

— Mais certainement, certainement ; il n'en faut pas douter.. Allons, mon brave ami, dépêchez-vous de votre balançoire... il faut que je vous promène un peu dans mon domaine, que je vous fasse voir mes champs, mon jardin... Vous vous rappelez Zaar ?

— Je le crois bien ! un fameux cheval !

— Eh bien ! j'en ai élevé deux poulains ; vous m'en direz votre avis. »

Warrock allongeait ses grandes jambes à gauche du hamac, si bien que, tout le poids de son corps portant de ce côté, il allait infailliblement faire la culbute, si Armand ne se fût trouvé là pour le retenir.

« Au diable cette machine ! dit le pionnier ; ce que Jean n'a pas appris tout petit, Jean devenu grand ne l'apprendra jamais... je ne suis guère bâti pour la voltige. »

Ils allumèrent un cigare, et partirent.

« Hâtons-nous lentement, dit le docteur ; tout vient à point à qui sait attendre ; j'ai toutes les peines du monde à suivre vos jambes de sept lieues. »

Bras dessus, bras dessous, Armand conduisit d'abord son hôte au jardin, où il lui fit inspecter de nouvelles variétés de légumes, venues à grands frais de tous les pays du monde.



« Tenez, » dit-il à son ami en le faisant s'asseoir sur un banc, à l'ombre d'un tilleul, « admirez d'ici le panorama! la vue s'étend sur toute la vallée jusqu'au delà du Léone. »

Le bétail, les chevaux, les mulets, revenaient du fleuve, au son des clochettes, sous la conduite de Koenigstein, l'un des trois colons au service du docteur.

« Voyez-vous gambader là-bas, dit ce dernier; les deux poulains dont je vous ai parlé; ils descendent par Zaar de juments célèbres; ils ont du sang herbère dans les veines.

— Le fait est que Zaar est, ou, du moins, était le premier cheval de toute la contrée; mais, dame, les chevaux c'est comme nous... Voilà des mulets qui font l'école buissonnière, fit remarquer le pionner; il paraît que le pâturage est de leur goût, car les gourmands s'attardent à se régaler... Bon! voilà qu'ils s'emballent comme si on leur faisait partir une fusée sous la queue: quelle diable de peur ont-ils là?... Tiens, un Peau-Rouge, je crois, » poursuivit Warrock en regardant avec plus d'attention; « oui, un Peau-Rouge... il transporte une femme à travers le fleuve. Dieu tout-puissant!... Lydia! Lydia! »

Si le pionnier avait été enchaîné par un câble de fer, il l'eût certainement brisé, tant fut impétueux le mouvement par lequel il s'élança à travers le jardin, puis, franchissant d'un bond la clôture, tout le long de la vallée qui descendait au fleuve.

Pour un homme en rupture de voltige, c'était miraculeux.

« Lydia! Lydia! » criait-il de tous ses poumons, comme s'il avait craint qu'elle ne lui échappât.

La jeune fille avait entendu, reconnu la voix. De son côté, elle accourait, les cheveux épars et la robe flottante.

« Mon père!

— Ma fille! »

Et, d'un dernier élan, il l'enleva comme une poupée dans ses bras noueux, et l'étouffa de baisers impétueux, presque frénétiques... Sangloter de joie, s'étreindre, se regarder pour s'étreindre encore, se souler de caresses, le cœur en tumulte, le gosier sans voix... la plume essaie en vain de dépeindre un pareil moment; c'est à l'âme du lecteur de se le figurer.

Panéó se tenait immobile, comme une statue de pierre; il s'oubliait lui-même pour contempler son ouvrage, pour partager le ravissement, la béatitnde de ces deux heureux.

Le docteur arrivait lentement, pour ne pas être un obstacle à ces épanchements, ensuite parce qu'il se sentait lui-même ému jusqu'aux larmes.

Soudain, Warrock écarta sa fille, et, dans l'effusion de sa gratitude, il s'agenouilla, les mains jointes vers le ciel.

« Ami, » lui dit Armand, au moment où il reprenait Lydia pour la bercer sur sa poitrine, « ami, vous fondiez votre espoir en Dieu, et Dieu ne l'a pas trompé. »

La jeune fille était allée prendre Panéo par la main; sur cette main elle imprima pieusement les lèvres, et, l'entraînant presque malgré lui :

« Oui, » dit-elle en le présentant à son père, « Dieu m'a envoyé cet ange de salut. »

Ce fut seulement alors que Warrock, fort surpris de voir sa fille prodiguer des caresses à ce sauvage, s'aperçut de la présence du jeune homme.

« Sans lui, père, tu ne m'aurais plus revue, poursuivit Lydia; après Dieu, c'est à lui que je dois ma délivrance et notre bonheur.

— Viens dans mes bras, noble fils du désert! le vieux Warrock ne sera pas ingrat, » s'écria ce dernier en attirant Panéo sur son cœur.

L'Indien se taisait, mais toute son âme était passée dans le regard qu'il fixait, tour à tour, sur le pionnier et sur Armand, pour revenir sans cesse à Lydia.

Le docteur simplifia la situation.

« Moi, dit-il, je grille de savoir, d'avoir des explications; mais, pour les entendre, nous serions mieux chez moi qu'en plein air. »

Et, prenant le bras de Panéo sous le sien, suivi du père et de la fille enlacés comme le lierre à l'ormeau, il prit le chemin du fort.

Nous avons eu l'occasion de dire, ailleurs, que l'habitation particulière d'Armand était encastrée dans le mur de clôture, avec une sortie à son usage spécial, ce qui, au besoin, l'isolait absolument de ses serviteurs. Ce fut là qu'il conduisit ses hôtes, sous la véranda, à quelques pas du hamac où Warrock avait fait le beau rêve qui venait de se réaliser.

Pour l'instant, le pionnier ne se préoccupait que de sa fille; il ne songeait qu'à la regarder, à l'embrasser,

à regagner le temps perdu. Il rentrait en possession de Lydia, elle était là sous ses yeux, c'était l'essentiel; quant à savoir par quel miracle elle lui était rendue, peu lui importait.

Panéó persistait dans sa réserve et dans son mutisme.

Quant au docteur, son esprit, plus libre, embrassait d'un coup d'œil rétrospectif tous les dangers courus par une jeune fille en pareille aventure; il y avait sauvée et... sauvée.

« Allons, Panéo, dit-il, voilà le moment venu; raconte-nous les incidents de ta rencontre avec M<sup>lle</sup> Warrock. »

Au lieu de répondre, l'Indien le regarda d'un air contraint, suppliant, comme pour éluder la tâche qu'on voulait lui imposer.

Armand connaissait trop bien les Indiens pour ne pas les savoir, en général, susceptibles des sentiments les plus délicats.

« Soit; je comprends, » dit-il en serrant cordialement la main du jeune homme; « en ce cas, je m'adresserai à M<sup>lle</sup> Lydia. Voyons, Warrock, vous aurez tout le loisir d'embrasser votre enfant; laissez-la au moins respirer; donnez-lui le temps de se reconnaître et de raconter son histoire.

— Oui, ma fille, raconte, raconte, je ne demande pas mieux. »

Mais comme, d'un autre côté, il persistait à lui fermer la bouche par des baisers :

« Décidément, il faut que je vous sépare, » dit le docteur en souriant.

Et il s'assit entre le père et la fille.

« Commence, » dit Warrock.

Mais alors le jeune homme se leva, fixant sur Lydia ses beaux grands yeux noirs, empreints d'une tristesse profonde, et voulut s'en aller.

« Reste!... supplia Lydia; je veux que tu m'entendes.

— Ma chère enfant, fit observer le docteur, respectez les scrupules de ce garçon. Pourquoi le forcer à écouter son éloge? »

Panéos s'empara de la main de la jeune fille, y imprima ses lèvres avec une fiévreuse ardeur, lui jeta toute son âme dans un dernier regard, et, sans proférer une parole, disparut avec la rapidité d'une flèche.

Lydia voulut s'élancer sur ses traces, mais Armand l'arrêta.

« Il reviendra, dit-il. Un des signes distinctifs du caractère de l'Indien est l'humilité; il se soustrait, autant que possible, aux témoignages de reconnaissance qu'il a mérités.

— Et jamais personne n'ena plus mérité que Panéo, » reprit Lydia, qui se mit à raconter, dans tous leurs détails, les divers épisodes de son enlèvement.

Pendant le récit, Warrock s'était fait violence pour se contenir; quand ce fut fini, il éclata comme une bombe.

« Quoi!... est-ce possible? tant de générosité, tant de vertu chez un sauvage! Mais ce n'est pas un homme, c'est un ange, comme le dit si bien Lydia!... Où est-il?... où est-il?... il faut que je le serre encore dans mes

bras, que je le remercie, que je le bénisse à genoux !... Tout ce que je possède est à lui, à commencer par ma maison... Aussi vrai que je m'appelle Warrock, il ne nous quittera plus ! »

Sur ces mots, le pionnier s'était élancé au dehors, appelant, cherchant, fouillant tous les alentours... Mais plus de Panéo !... aucun des colons ne l'avait vu.

La nouvelle de cette disparition frappa Lydia comme un coup de foudre... Elle ne le savait que trop bien, que son ami voulait la fuir; elle en connaissait aussi le noble motif... La pauvre enfant ne disait rien, mais elle pleurait amèrement. Armand avait beau l'assurer que le jeune homme reviendrait, rien ne pouvait amoindrir sa douleur. L'espoir s'envolait avec les minutes; à mesure que la nuit se faisait plus noire, son cœur, lui aussi, s'assombrissait davantage.

Lydia ne prit le parti de se coucher que domptée par la lassitude et sur les instances de son père. Le lendemain, à son réveil, ses traits ravagés n'accusaient que trop les larmes versées.

Maintenant, le plus pressé était d'aller mettre un terme au désespoir de mistress Warrock. Armand prêta un cheval à la jeune fille, et le pionnier fit seller le sien.

« Docteur, » recommanda Lydia au moment des adieux, en serrant la main de son hôte, « si Dieu permet que vous revoyiez Panéo, dites-lui bien qu'on l'attend chez sa meilleure amie, chez celle qui lui doit la vie.

— Oui, reprit Warrock, et ajoutez, de ma part, que je reste son éternel débiteur, que, ma femme et moi, nous l'attendons aussi, que j'exige qu'il vienne se fixer

au milieu de nous, qu'il ne nous quitte plus, que je l'adopte pour mon fils, et que, s'il se soustrait à notre gratitude, ce sera une mauvaise action qui gâtera la bonne... Sur ce, excellent ami, la poignée d'adieu, et à bientôt. »

Le lendemain matin, au petit jour, Armand traversait la véranda pour aller de chez lui dans l'enclos du fort, lorsqu'il se trouva en face de Panéo, assis à la place même qu'avait occupée Lydia.

« Pour Dieu, mon brave, dit-il tout surpris, d'où sors-tu?... où t'es-tu caché?... Pourquoi ne pas avoir dit adieu à tes amis?... ils te veulent, ils t'attendent, ils sont disposés à te traiter comme leur enfant.

— Le pauvre Indien aime mieux donner que prendre, » repartit le jeune homme avec un regard plein de fierté.

« Il ne s'agit pas là d'une aumône, mon ami, mais de la juste récompense d'un service rendu... Ceux que tu sauves du désespoir te doivent un asile, puisque, pour eux, tu viens de t'interdire tout retour dans ta tribu.

— La peau de Lydia est trop blanche, sa chevelure trop dorée et son œil trop bleu, répondit lugubrement le jeune homme... la terre est assez grande pour contenir la tristesse de Panéo. »

Le devoir d'Armand était peut-être d'insister, mais il venait de reconnaître, à n'en plus douter, la passion de l'Indien pour miss Warrock; les larmes de Lydia lui donnaient aussi à penser; or, la situation était délicate, et le rapprochement dangereux.

« Si tu pouvais m'employer? » suggéra timidement le

Peau-Rouge; « je chasserais pour toi, je ferais n'importe quoi pour me rendre utile. »

La loyauté, le courage de Panéo, ne pouvaient faire aucun doute; c'était, en somme, une acquisition précieuse; rendre service à ce brave garçon, n'était-ce pas s'obliger soi-même?

Il n'en fallait pas tant pour décider le docteur.

« Oui, reprit-il, tu peux m'être utile; je t'accepte; sois le bienvenu; tu seras en sûreté chez moi; tu vivras à ta guise, et, sauf mon étalon blanc, tu pourras choisir parmi mes meilleurs chevaux. »

Panéó se transforma subitement; sa mobile physiologie s'éclaira d'un rayon de soleil, ses yeux rayonnèrent de joie... et, saisissant avec transport la main que lui tendait le docteur :

« Tu gonfles de bonheur la poitrine de Panéo... Panéo est à toi; il sera ton bon et fidèle ami; il est prêt à t'épargner la mort aux dépens de sa vie. »

Sur l'heure même, le jeune Peau-Rouge fut présenté aux colons. Armand lui assigna un blockhaus, il mit un cheval à sa disposition, et lui fit présent de mille petites choses non moins utiles qu'agréables.

A dater de ce jour, Panéo fut de la maison. Sa principale occupation était la chasse; il restait souvent plusieurs jours dehors, mais ne revenait jamais sans pourvoir abondamment la cuisine du meilleur gibier.

Tout le monde l'aimait; on s'y attachait chaque jour davantage; c'était à qui, des trois colons, lui rendrait la vie le plus agréable.



Lui, de son côté, se prêtait à tout, aux travaux des champs et du jardin, et, cela, de son propre mouvement, riant de ses dents blanches, heureux de justifier l'hospitalité de son ami le docteur.

## VI.

La joie et le bonheur étaient rentrés, en même temps que Lydia, dans la maison de Warrock. Ces bonnes gens ne pensaient plus aux jours d'affliction que pour regretter l'impuissance où ils se trouvaient de rémunérer, selon ses mérites, le libérateur de leur fille.

Du matin au soir, au grand dépit de Rufus Bortram, le neveu de mistress Jane, on prodiguait gloire et louange à ce garçon bizarre qui se dérobaît à la gratitude avec autant d'obstination que le commun des hommes en met à la rechercher.

Lydia, obstinément muette à cet égard, était la seule qui ne prît aucune part à ce concert de bénédictions. Dès qu'on prononçait le nom de Panéo, elle s'éloignait sous un prétexte quelconque, et allait pleurer à son aise loin de tous les regards.

Par déférence pour sa famille, elle affectait, autant que possible, la paix et le contentement ; mais Panéo occupait toutes ses pensées ; elle avait sans cesse devant les yeux le beau et généreux Indien. Elle s'endormait avec le nom de Panéo sur ses lèvres, et c'était encore ce nom qu'elle y retrouvait à son réveil.

Que de fois, à toutes les heures de la journée et aussi loin que s'étendait la vue, elle allait interroger les en-

virent de la ferme, dans l'espérance d'y voir poindre la haute stature de l'inoubliable sauveur (... Hélas ! déception cruelle, l'ingrat ne paraissait pas.

Un matin, après une nuit d'insomnie et de regrets, par une chaleur suffocante, Lydia, levée avant le jour, respirait le frais à sa fenêtre. Les étoiles s'éteignaient une à une dans le ciel sans nuages. Les oiseaux gazouillaient dans le feuillage leur premier cantique. Non loin de là murmurait le ruisseau, dont les rives s'égayaient d'une ceinture de bruyères et de myosotis... Cette aubade matinale était ravissante.

Le regard de la jeune fille venait de s'arrêter sur une espèce de berceau, treillisé de lianes en fleurs, qu'elle s'était fait construire au bord du ruisseau, sous le dôme parfumé de myrtes et de magnoliers gigantesques.

C'était, de tout temps, son refuge favori contre les ardeurs du soleil ; c'était, aujourd'hui, l'asile discret où elle pouvait s'abandonner sans contrainte aux souvenirs du passé.

Soudain, à l'incertaine lueur du crépuscule, elle crut discerner une ombre qui se glissait par les futaies, et cette ombre avait tout à fait la tournure d'un homme.

Lydia se prit à trembler... était-ce de crainte ou d'espoir ? l'un et l'autre peut-être... l'œil fixe, la respiration en suspens, l'oreille aux aguets, elle attendait pour fixer ses doutes.

Mais plus rien, ni bruissement de feuillage, ni l'ombre d'une ombre.

A cette heure matinale, tous les habitants de la ferme dormaient encore... Qui cela pouvait-il être ?... Les

Peaux-Rouges voulaient-ils se venger et tenter un nouvel enlèvement?... ou, peut-être Panéo...

Cette pensée, qu'elle n'achevait pas, éclatait dans le cœur de Lydia comme une étincelle, et mettait tout en feu.

Elle prit à peine le temps de jeter un châle sur ses épaules demi-nues, descendit quatre à quatre, et se hasarda dans le jardin.

Cependant, une crainte l'arrêtait encore : celle d'être enlevée pour la seconde fois... Mais la présence de Sultan, gambadant autour d'elle, ne tarda pas à la rassurer.

A la vue d'un grand et magnifique bouquet qui s'épanouissait sur le banc du berceau, Lydia ne douta plus... C'était lui, c'était son Panéo...

Elle couvrit les fleurs de larmes de joie, elle y enfonça les lèvres, elle les pressa sur son cœur.

« Panéo, si tu m'entends, viens, viens, je t'en supplie ! »

Personne ! le silence seul répondait à cet appel.

Le jour succédait à l'aube ; à la ferme, tout le monde se levait, et, selon sa coutume, Warrock, en manches de chemise, venait boire un coup d'eau fraîche à la source voisine.

« Quoi, fillette, chère enfant de mon cœur, déjà levée?... et tu as eu le temps de cueillir un bouquet?... Qu'est-ce donc qui a pu te faire sortir de si bonne heure ? » ajouta le pionnier en tendant ses lèvres au baiser matinal.

« Père, il faisait si chaud dans ma chambre !... » ré-

pondit la jeune fille en dissimulant sa rougeur sur le sein paternel.

« Ma chérie, il faut prendre garde; nous sortons à peine de recevoir une cruelle leçon; que l'expérience te serve... Le vautour étrangle les oiseaux qui chantent trop tôt, dit le proverbe.

— Oh ! père, sois tranquille!... Je ne suis pas allée plus loin que le berceau... Et encore, tu le vois, j'étais sous la garde de Sultan.

— En ce cas, il n'y a pas de danger; gare au téméraire qui s'aviserait de te poursuivre... De bien jolies fleurs!... je ne nous savais pas aussi riches. »

Mais Lydia était déjà remontée chez elle, où elle mettait dans l'eau le précieux bouquet.

Jamais journée n'avait paru plus longue, plus interminable à cette pauvre enfant!... Qu'avait donc le soleil? il ne marchait pas... elle usait de tous les moyens pour tuer le temps, jusqu'à profiter de ce que son cousin était à la chasse, et de ce que son père, absent, ne devait rentrer que fort tard, pour faire servir le repas du soir plus tôt que de coutume.

La mère voulant tout ce que voulait sa fille, cela s'arrangeait à merveille; habituée à voir son enfant songeuse et taciturne, mistress Jane ne remarquait même pas qu'elle le fût plus que de coutume.

Lydia pensait ceci : que si Panéo avait à reparaitre, ce serait vers le crépuscule, le soir ou le matin; et voilà pourquoi elle voulait être libre de le guetter à son aise.

Le repas terminé, elle embrassa sa mère, alla prendre un livre dans sa chambre, et fut s'installer sous le

berceau... Le livre était ouvert, elle le tenait même à la main, mais sans trop savoir s'il était à l'envers ou à l'endroit, son occupation principale consistant à épier, tantôt à droite et tantôt à gauche, par les éclaircies du feuillage.

« Très certainement, pensait l'aimable fille, Panéo ne doit pas être loin d'ici; les bouquets ne poussent pas tout seuls sur les bancs de gazon. »

Et son cœur battait comme une cloche; et, à mesure que la nuit s'avancait, impatiente, émue, toute tremblante, elle écoutait le silence, elle prêtait l'oreille au moindre bruit, elle tressaillait à la chute d'une feuille, au passage d'une taupe ou d'une souris regagnant son trou. \*

Et, après avoir espéré, elle désespérait : ce bouquet pouvait avoir été oublié là par... n'importe qui; Panéo ne songeait plus à elle; il était peut-être bien loin, bien loin !

Mais une branche sèche a craqué dans le buisson voisin... le premier mouvement de Lydia est à la peur, le second au ravissement, car le fils du désert est aux pieds de la belle jeune fille.

Lydia le relève, elle entoure de ses bras le cou de l'Indien, ils s'enlacent cœur contre cœur et lèvres sur lèvres... l'étincelle a jailli, le feu prend aux poudres.

Est-ce qu'ils savent? est-ce qu'ils calculent? est-ce qu'ils se raisonnent? est-ce qu'ils songent à autre chose qu'à l'ineffable bonheur de se retrouver?...

Mais un autre bruit sec se fait entendre : cette fois, ce n'est plus une branche qui se casse, c'est un fusil

qu'on arme... C'est le cousin Rufus qui, déjà, épaula sa carabine dans la direction de l'Indien.

Lydia a tout vu; elle s'élance de façon à occuper l'entrée du berceau, et fait ainsi à son adoré un rempart de son corps.

« Rufus! c'est Panéo... ne tire pas!... c'est celui auquel je dois mon salut! »

Le cousin ne s'arrête pas pour si peu; à ses yeux, c'est une raison de plus; seulement, il fait un bond de côté pour tirer de biais sans risquer d'atteindre sa cousine.

Le coup réveille les échos de la vallée... mais le berceau a deux issues, et, plus prompt que l'éclair, l'Indien s'est jeté dans le ruisseau et a gagné l'autre bord.

Là, il s'arrête, ajuste une flèche à son arc, et d'une voix retentissante :

« Gredin, s'écrie-t-il, je vise ton chapeau; cela suffit à ma vengeance. »

La flèche siffle, et se plante, en effet, dans la coiffure à haute forme de l'agresseur.

Panéó s'échappe, léger comme un cerf; Lydia le suit des yeux, le cœur déchiré; elle le voit rejoindre son cheval, sauter en selle et partir au galop.

Dans l'intervalle, Warrock était rentré; au coup de fusil, il accourt, il s'informe, et, voyant son neveu une carabine à la main, il commence par l'empoigner au collet.

La jeune fille, tout en pleurs, raconte en deux mots ce qui vient de se passer.

D'un tour de main, le pionnier fait pirouetter Rufus

comme une toupie d'Allemagne, et l'envoie, à dix pas de là, rouler sur le sol.

« Ah ! vaurien que tu es, vociférait-il, tu l'avises de tirer sur le libérateur de ta cousine, sur celui qui nous a rendu la paix et le bonheur ! Attends !... attends !... tu vas voir de quel bois je me chauffe ! »

Et, dans sa colère, il brisait en mille morceaux, contre un arbre, la carabine de Rufus.

Le neveu, étourdi de sa chute, se relevait péniblement, lui et son chapeau, auquel adhérait encore la flèche sortant des deux bouts.

L'exécution du fusil avait un peu calmé Warrock.

« Une flèche envoyée par Panéo ? demanda-t-il.

— Oui, mon père ; mais Rufus avait tiré le premier ; et, d'ailleurs, Panéo ne visait que le chapeau ; il avait annoncé le but. »

Le pionnier se mit à rire à gorge déployée :

« Ah ! le digne garçon !... c'est bien là le fait d'un brave tel que Panéo... impossible de traiter monsieur mon neveu avec plus de dédain !... on ne gâche pas sa poudre aux moineaux... Mais parlons peu et parlons bien. »

Et se tournant vers Rufus :

« Écoute ici, cinquième roue de voiture !... Aussi longtemps que tu n'as été que bon à rien, je t'ai toléré ; aujourd'hui que tu deviens malfaisant, je te chasse !... Dès demain, à la première heure, tu selleras la rosse qui t'a amené, et tu retourneras d'où tu es venu... j'ajoute que, si je te revois jamais par ici, je te brise les reins comme j'ai déjà fait de ta carabine.

— Mais votre Panéo tenait dans ses bras ma cousine ;



ils s'embrassaient comme deux amoureux, » objecta Rufus, croyant se disculper.

— Et tu aurais voulu être à sa place, voilà le fin mot... Allons, fais-moi voir tes talons, et n'oublie pas de décamper demain, dès l'aurore...

— Ainsi ferai-je, » répondit le neveu, cherchant à maîtriser sa rage, « mais je me vengerai !

— Tu es trop lâche pour cela... ton affaire, à toi, est de tuer à boulets rouges des bulles de savon... Mais, prends garde ! Panéo pourrait bien ne plus avoir pitié de toi et t'envoyer sa prochaine flèche par la boutonnière de gauche... Viens, ma Luddy, ne te désole pas... Puisque Panéo a reparu dans la contrée, je me charge de le retrouver et de lui payer notre dette. »

Le lendemain matin, en sortant de chez lui, le docteur Armand trouva le jeune Indien qui l'attendait, couché devant sa porte.

« Eh bien ! mon garçon, qu'y-a-t-il ? ton attitude et ta physionomie n'annoncent rien de bon. »

L'Indien raconta ce qui s'était passé la veille, chez Warrock, entre lui, Lydia et un inconnu qu'il ne pouvait désigner par son nom, mais qu'Armand devina être Rufus Bertram.

Il conclut par ces mots :

« Je dois m'en aller : Panéo chez les blancs est comme un mulet parmi de nobles chevaux d'une race supérieure. »

Pendant quelques instants, le docteur parut réfléchir, pesant le pour et le contre d'une détermination décisive et hardie qu'il méditait de prendre.

garde; c'est le présent que je me réserve d'offrir à Lydia, le jour de vos noces. »

Puis, le plaçant devant un miroir :

« Regarde, poursuivait Armand; à bien peu de chose près, le costume, c'est l'homme... En quoi diffères-tu de nous? la peau plus bistrée, mais qu'importe? sur ma parole, tu as tout à fait l'air d'un Mexicain, et d'un Mexicain de bonne mine... De plus, tu sais l'anglais... je te crée donc Mexicain de mon autorité privée; tu arrives de Puebla, tu t'appelles Panéo Andrado, et je te présente comme tel... Cela ne fera de mal à personne; tout le monde s'y trompera : le pasteur sera le seul à connaître ton origine... Eh bien! commences-tu à me croire? »

L'Indien ne se possédait plus; planté devant la glace, il regardait sans cesse derrière lui, croyant à une seconde image se confondant avec la sienne... Mais non, il était seul, bien seul, et, véritablement, de lui aux quelques blancs basanés qu'il avait eu l'occasion de voir, la différence était peu sensible.

Les trois colons, ses camarades, ajoutèrent encore à sa confiance en s'y trompant tout d'abord.

Trois jours après, — le temps qu'il fallait pour aller du fort à la colonie, — Panéo entra, comme néophyte, chez le ministre protestant. Encore, pour que l'impétueux enfant du désert se soumit à cette réclusion, le docteur avait-il dû lui promettre de tout révéler à Lydia, sous l'engagement formel de ne rien dire aux grands parents jusqu'à l'expiration de l'exil.

L'été s'écoula, puis l'automne... Les Warrock en étaient à se demander ce que devenait leur excellent ami, le docteur Armand, lorsque, par un beau jour, ce dernier arriva à l'improviste un peu avant l'heure du dîner.

Après l'avoir accueilli avec de grandes et sincères démonstrations d'allégresse, Warrock le dirigea vers l'habitation, sans remarquer que sa fille était à la fenêtre, au premier étage, d'où elle échangeait avec Armand des signes d'intelligence, accompagnés d'un gracieux salut.

Mistress Jane, elle aussi, fit au docteur la réception la plus cordiale, et, tout d'abord, le conduisit au buffet pour porter un toast à sa bienvenue.

« Mais où donc est notre Lydia ? demanda le mari à sa femme ; c'est à peine si je l'ai vue de la journée. »

Ces paroles étaient à peine prononcées, que la porte s'ouvrit, et que parut la jeune fille, le regard étincelant, les joues empourprées... Armand n'était point Panéo, pas plus que le caillou du poète Saady n'était la rose ; mais, de même que le caillou avait touché la rose, le docteur avait peut-être touché Panéo, et il n'en fallait pas davantage pour en faire quelque chose comme un demi-dieu.

Après l'échange de quelques compliments, Lydia s'échappa sous le prétexte d'aller surveiller le dîner, et les grands parents restèrent seuls en présence de leur hôte.

« Quelle charmante fille que la vôtre ! il sera bientôt temps de lui chercher un mari, » commença le docteur

avec la désinvolture d'un homme qui entame un sujet au hasard, pour dire quelque chose.

« Elle est encore bien jeune ! » objecta la mère en souriant.

Nous ne savons pourquoi, mais c'est un fait constant que, jeunes ou vieilles, à ce seul mot de mariage toutes les femmes sourient.

« Armand a raison, dit Warrock ; il est bon de se marier jeune ; je crains seulement que la fillette n'y soit pas très disposée ; à franchement parler, mon opinion est qu'elle a toujours en tête ce bon, ce brave, ce ténébreux Panéo qui ne paraît que pour disparaître... Mon neveu Rufus, — il y a de cela quelques mois, — les a surpris, un soir, bien près l'un de l'autre, là-bas, sous le berceau... Je n'ai pas eu le courage de me fâcher.

— Qui sait au juste ce qu'il y a de vrai dans cette sottie histoire ? » fit observer mistress Warrock en hochant la tête.

« Femme, reprit le pionnier, il ne suffit pas qu'une vache blanche ait une tache brune pour paraître noire... je sais ce que je dis.

— De la reconnaissance, insinua la mère, et ce n'est que trop juste.

— De la reconnaissance, soit !... et de l'amour aussi... je ne suis pas sans faire mes petites remarques... ce que l'œil voit, le cœur le voit... Parions que, si nous lui proposons de se marier, la petite sournoise jettera les hauts cris.

— J'aurais pourtant un parti à lui proposer, dit né-

gligemment le docteur, un parti qu'elle ne repousserait pas, j'ai tout lieu de le croire.

— Je le connais? demanda la mère.

— Non; c'est un jeune Mexicain, de mes amis... Au fait, pourquoi pas?... si vous le permettez, je vous le présenterai un de ces jours.

— La vue n'en coûte rien... D'ailleurs, s'empressa d'ajouter Warrock, sans que nous voyions en lui l'étoffe d'un gendre, il suffit que ce jeune homme soit votre ami pour qu'il ait des titres à devenir le nôtre... Ensuite, qui vivra verra : s'il plaisait à Luddy, s'il a de bons bras, s'il sait travailler... Moi, d'abord, je ne marcherai tranquillement vers ma fin que lorsque je verrai mon enfant établie.

— C'est entendu, » dit Armand en secouant la main de son vieil ami, « je vous amènerai mon protégé avant qu'il soit peu... quelque chose me dit que nous célébrerons lanoce avant la fin de l'année. »

Pendant que parlait Armand, mistress Warrock l'examinait du coin de l'œil :

« Docteur, dit-elle d'un air finaud, vous semblez bien sûr de votre affaire ! trameriez-vous par hasard un petit complot, d'accord avec Lydia?... A mon sens, la fillette a paru tout interloquée en vous voyant, puis elle a pris la fuite comme une biche aux abois... tout cela n'est pas naturel. »

Et comme Armand éprouvait quelque peine à dissimuler son embarras, elle le menaça amicalement de l'index.

« Ah! chère mistress Warrock, me soupçonner

d'une pareille horreur ! » se récria le docteur sur le ton de la plaisanterie ; « il faut, au contraire, que vous me promettiez de ne pas souffler mot du sujet de notre conversation... Vous savez ce que sont les jeunes filles ? il suffit souvent de vouloir les influencer pour faire naître en elles de fâcheuses préventions ; le mieux est de les laisser croire à leur libre arbitre... Ainsi, le silence le plus absolu, n'est-ce pas ?

— Soit, » promit la bonne dame de son air le plus malicieux ; « c'était seulement pour vous dire que, nous autres femmes, nous n'avons pas, plus que vous, les yeux dans nos poches.

— Parbleu ! dit le pionnier en riant, nous savons cela depuis longtemps... ruse de femme passe toute ruse ; j'en excepte pas notre chère Luddy. Quand la pomme tombe, ce n'est pas loin du tronc... nous n'avons qu'à nous souvenir : depuis Adam, c'est toujours la même chanson... Pour conclure, docteur, amenez le jeune homme ; j'aime mieux un moineau dans la main que dix sur le toit. »

A table, tout se passa le plus joyeusement du monde. Warrock alla chercher une bouteille de vieux madère ; on but à la santé de Lydia, et même à celle du gendre futur, un gendre quelconque, bien entendu, encore dans les arcanes de l'avenir.

Lydia rougit beaucoup et refusa de trinquer : c'était dans l'ordre.

Mais Warrock ne l'entendait pas ainsi :

« Allons, fillette, cria-t-il de sa grosse voix, il n'y a pas de petite bouche qui tienne... et rubis sur l'ongle ! »

C'était un dimanche matin.

Selon sa coutume hebdomadaire, Lydia venait de donner un air de fête à toute la maison; elle allait au jardin cueillir des roses pour en fleurir les vases de la salle à manger, lorsque Warrock, fumant sa pipe sur un banc à l'extérieur du logis, remarqua, tout au loin, un nuage de poussière.

Le nuage se rapprochant peu à peu, les yeux perçants du pionnier reconnurent bientôt son ami Armând, accompagné d'un inconnu... Tous deux arrivaient au grand trot de deux légers coursiers.

« Hum ! pensa Warrock, il ne faut pas être bien malin pour deviner quel est le compagnon du docteur. »

Et d'appeler sa femme, en lui annonçant la grande nouvelle. Mistress Jane avait déjà fait sa toilette dominicale; poussée par la curiosité, elle accourut, son livre d'heures à la main.

« Le gaillard se tient bien en selle, » fit observer Warrock après quelques secondes d'examen; « c'est un joli cavalier.

— Joli cavalier tant que tu voudras, répondit la mère; Luddy ne l'en refusera pas moins, j'en suis certaine; c'est un autre chat qui lui trotte dans la tête.

— Femme, je partage ton avis; elle aime Panéo, et n'en démordra pas... Qu'arrivera-t-il de tout cela?... c'est fort embarrassant... L'eût-il sauvée cent fois pour une, nous ne pouvons cependant pas donner notre fille à un sauvage. »

Mistress Warrock ne répondit que par un profond soupir.

Pendant ce colloque, les cavaliers avaient eu le temps d'arriver.

*Welcome*, dit le pionnier en serrant la main du docteur.

Puis, se tournant vers l'inconnu, il le salua légèrement en le détaillant d'un coup d'œil.

« Cher Warrock, » dit Armand en désignant Panéo, « je vous présente monsieur Andrado, un de mes bons amis; j'espère qu'il ne tardera pas à devenir le vôtre... »

— Monsieur Andrado, dit cordialement Warrock, soyez le bienvenu; si l'amitié d'un vieux brave homme a quelque valeur pour vous, je vous offre volontiers la mienne.

— Monsieur Warrock, » répondit Panéo d'une voix grave, mais profondément émue, « oui, votre amitié m'est précieuse et je m'efforcerai de m'en rendre digne. »

Et ils échangèrent une de ces poignées de main américaines qui débottent l'épaule.

« Allons, assez de compliments comme cela, » dit le pionnier en entraînant ses hôtes au-devant de sa femme, qui, à l'approche des cavaliers, s'était évadée pour donner quelques ordres. « Voici la bourgeoise, » ajouta Warrock avec sa rondeur habituelle. « Femme, je te présente M. Andrado, l'ami du docteur et désormais le mien; or, comme le mari et la femme ne font qu'un... »

Tout en le saluant avec grâce, mistress Jane l'inspectait des pieds à la tête.

« Ce jeune homme est très bien, pensait-elle; mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion : Luddy n'en voudra pas. »



Puis, tout haut :

« Messieurs, je vous en prie, donnez-vous la peine d'entrer... Pardon de vous recevoir si mal... la maison est bien humble, bien modeste... Vous avez sans doute mieux chez vous.

— Madame Warrock, » interrompit brusquement le pionnier, ennemi juré des salamalecs, « quand on donne ce qu'on a, on donne ce qu'on doit.

— Il manque quelqu'un, » dit le docteur en quête de Lydia.

La maman se pencha par la fenêtre, et, voyant sa fille sortir du jardin toute chargée des roses qu'elle venait de cueillir, elle lui fit signe de venir.

La jeune fille ne se le fit pas répéter; elle escalada vivement les marches du perron, et son premier regard se croisa avec celui du bien-aimé.

« Panéo ! » s'écria-t-elle.

Et, sans se préoccuper des fleurs qui jonchaient le parquet, elle se jeta dans les bras que lui tendait l'Indien.

« Hein ? » fit Warrock, sautant de sa chaise comme sous l'impulsion d'une pile de Volta.

Un instant, il regarda le couple gracieux, comme pour se convaincre; puis, l'entourant de ses deux grands bras protecteurs, il s'écria :

« Dieu tout-puissant, que ta volonté soit faite!... ce que Dieu réunit, l'homme n'a pas le droit de le séparer.»

Les amoureux étaient tout au ravissement de se revoir, de se mirer dans les yeux l'un de l'autre.

Indécise d'abord, trop émue pour parler, mistress

Warrock attirait maintenant les jeunes gens à elle, et les bénissait de ses mains tremblantes.

On s'arrachait Panéo.

« A mon tour, dit le pionnier ; toi, l'artisan de notre bonheur à tous, toi, le sauveur de Lydia ; toi, qui as pris son amour, prends aussi le nôtre !... Et vous, Armand, vous le plus généreux des hommes et le meilleur des amis, vous à qui nous devons déjà tant d'obligations, comment jamais reconnaître... ? »

Jusque-là Warrock était resté si étourdi de l'aventure qu'il n'avait pas cherché à s'en rendre compte. Tout à coup la présence d'esprit lui revint, et s'interrompant :

« A propos, ajouta-t-il, quel diable de sorcier êtes-vous donc, pour avoir ainsi escamoté l'Indien sous le gentleman ?

— Mon Dieu, répondit Armand, c'est bien simple : Panéo avait déjà tous les instincts, toutes les délicatesses de l'homme civilisé ; il vient de passer six mois chez le pasteur de la colonie, qui l'a baptisé, pas plus tard qu'hier... j'étais le parrain. Votre gendre s'appelle aujourd'hui Armand-Panéó-Andrado... Sous ce nom, à défaut de richesses, il apportera honneur et bénédiction à votre maison. »

Quinze jours plus tard, Panéo et Lydia recevaient la bénédiction nuptiale.

Armand ne s'était pas trompé : en même temps que le ci-devant sauvage, le bonheur entraît chez les Warrock pour n'en plus sortir.